

L'HOMME  
DE LA NATURE  
ET  
L'HOMME POLICÉ.  
TOME II.

---

IMPRIMERIE DE J.-A. SLINGENEYER AÎNÉ.

# L'HOMME DE LA NATURE

ET

## L'HOMME POLICÉ.

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Dimidium facti, qui bene cœpit, habet,  
(OVIDE.)

TOME DEUXIÈME.

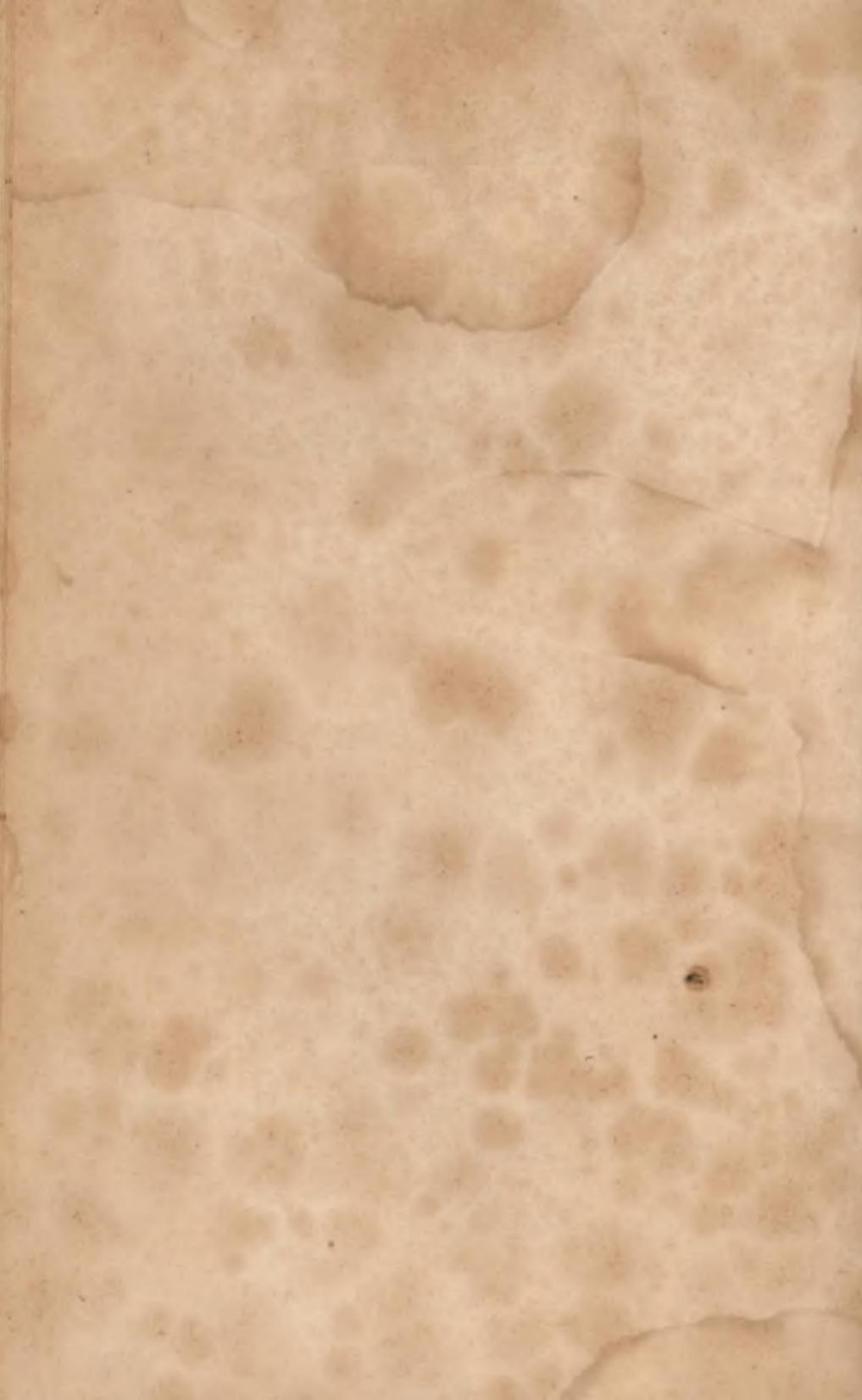
---

Bruxelles,

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.  
HAUMAN, CATTOIR ET COMP<sup>e</sup>.

---

1837



L'HOMME  
DE LA NATURE  
ET  
L'HOMME POLICÉ.

---

CHAPITRE PREMIER.

Adam change de nourrice.

DEPUIS la scène de quinconce, Rongin ne se permet plus de quitter son poste que lorsqu'il arrive quelque visite à Catherine. Mais Lucas a cessé de venir, parce qu'il s'est marié, et que sa femme trouverait mauvais qu'il allât voir la belle nourrice. Bertrand a aussi discontinué de se rendre

à la maison de M. Adrien : la fermière ne pouvait s'habituer à l'espionnage du concierge. Jean - Claude et quelques parens sont les seules personnes qui forcent encore Rongin à quitter sa cour : et pourtant la fermière, elle-même, leur recommande de ne pas se déranger trop souvent.

Il semblerait donc que Catherine ne s'ennuie plus chez M. Adrien. Cependant, quatre mois après la soirée du quinconce, la fermière qui est redevenue, depuis quelques semaines, inquiète et rêveuse, annonce, un beau matin, au père de son nourrisson, qu'elle ne peut plus rester chez lui, ni continuer d'allaiter son fils.

M. Adrien fait un mouvement de surprise, prend du tabac, et dit à Catherine :  
« Nous sommes convenus que vous nourririez mon fils tant que je le jugerais convenable. Quoique Adam soit très-robuste pour son âge, il a encore besoin de téter.  
» Vous resterez donc chez moi, et vous continuerez vos fonctions. »

Catherine rougit et balbutie : « Mon-

» sieur..... j' continuerai, si vous l' voulez  
» absolument.... Mais dame!... ça ne sera  
» pas not' faute si.... D'abord, j' sentons  
» ben que j' couvons une maladie.

» — Si vous couvez quelque chose, c'est  
» différent, ma chère. En effet, je vous  
» trouve les traits tirés... les yeux cernés...  
» Diable!... vous avez fort bien fait de me  
» prévenir;... mon fils pourrait gagner  
» cela..... Je vous défends à présent de lui  
» donner encore de votre lait... Faites vo-  
» tre paquet.... Moi, je vais sur-le-champ  
» chercher une autre nourrice... »

M. Adrien ordonne à François de seller  
sa jument, ce que le jardinier fait en sou-  
pirant, parce qu'il a entendu son maître  
dire qu'il allait chercher une autre nour-  
rice. Rongin se frotte les mains, en se di-  
sant : « Catherine s'en va..... Je crois que  
» j'ai aussi bien fait de ne point la sur-  
» veiller. »

M. Adrien est toute la journée absent,  
et Catherine commence à craindre d'être  
obligée de continuer ses fonctions, lorsque,

sur les sept heures du soir, le maître de la maison revient au grand trot de sa jument, sur laquelle il tient en croupe une paysanne au teint cuivré, au nez épaté, et dont l'aspect est aussi revêche que celui de Catherine était agréable.

En voyant la nouvelle nourrice descendre de cheval, Rongin laisse échapper un sourire de satisfaction. Il espère qu'on ne le fera pas surveiller celle-là.

L'ami Tourterelle, qui est presque toujours-là, quitte un moment la causeuse de madame pour venir examiner la nouvelle venue; il ne peut s'empêcher de dire : « Elle est bien laide!...

» — C'est vrai, dit M. Adrien, elle n'est  
» pas jolie... mais elle est forte... solide....  
» Mon fils a un an; il se porte bien; mais  
» il lui faut encore quelqu'un en état de le  
» continuer dans ses belles dispositions. Et  
» puis, j'avais besoin, sur-le-champ, d'une  
» nourrice, et je n'ai trouvé que celle-ci,  
» qui est de Saint-Éloi. — Pourquoi ren-  
» voyez-vous cette belle Catherine? —

» Parce qu'elle couve une maladie... Elle-  
» même m'en a prévenu.... et je ne veux  
» pas d'une nourrice malade. »

Catherine a pris son paquet; elle a reçu son argent, elle fait ses adieux à ses maîtres et retourne trouver Jean-Claude, qui ne comprend rien à la conduite de sa femme, surtout lorsqu'elle lui dit, en se jetant dans ses bras, qu'elle n'a pu se priver plus long-temps de ses caresses. La fermière n'avait pas habitué son mari à tant d'amour.

« C'est dommage! » a dit Tourterelle en voyant s'éloigner Catherine. « C'est bien heureux! » a pensé Rongin. François s'est contenté de soupirer, et de retourner à ses laitues. Quant à madame Adrien, peu lui importe ce qui se passe hors de son boudoir. Pourvu qu'elle y soit tranquille, et n'entende pas les cris de M. Adam, c'est tout ce qu'elle demande.

Marguerite, c'est le nom de la nouvelle venue, est installée dans le pavillon.

« Faudra-t-il que j'accompagne ceux

» qui viendront la voir ? » demande d'un air goguenard, le concierge à son maître.

« Eh ! pourquoi pas ? » répond monsieur Adrien. « Vous devez faire pour celle-ci comme pour l'autre. Marguerite est prévenue de cela. Je lui ai également intimé mes conditions ; elle a juré de s'y soumettre.

» — Pour celle-ci, se dit Rongin, je ne crois pas qu'on me dérange souvent. Il faudrait avoir le diable au corps ! »

Le concierge ne s'est pas trompé, il ne vient pour toute visite à Marguerite que celle de son mari ; mais c'est un homme déjà âgé, et il ne va que fort rarement dire un bonjour à sa femme. Lorsque cela arrive, Marguerite ne fait pas entrer son mari dans le jardin ; elle le reçoit dans la cour et affecte de ne point s'éloigner de plus de quatre pas du concierge. Marguerite paraît fort sévère sur l'article de la sagesse ; elle ne plaisante jamais, pas même avec son mari. « A la bonne heure, dit Rongin ; voilà une femme qui a des

» principes!... qui ne me rit pas au nez...  
» qui me salue respectueusement toutes les  
» fois qu'elle passe devant moi. Quel dom-  
» mage que nous ne l'ayons pas eue en  
» premier pour le fils de monsieur! »

Le petit Adam ne semble pas trouver sa nouvelle nourrice à son goût, avec elle il pleure et crie beaucoup plus souvent. L'enfant regrette Catherine, à laquelle il était habitué. Peut-être regrette-t-il aussi ces beaux yeux noirs, cette jolie bouche qui lui souriaient sans cesse. A tout âge on est sensible aux charmes de la beauté; elle inspire plus d'amitié, plus de confiance que la laideur: c'est quelquefois une injustice; mais quand nous sommes grands nous sommes souvent injustes; on est donc bien excusable de l'être étant petit.

Quatre mois s'écoulent, Marguerite paraît remplir tous ses devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude. François n'a aucune envie de rôder près de son pavillon, et Tourterelle se garde bien d'aller voir le petit nourrisson. M. Rongin lit donc à

son aise ses vieux bouquins ; il n'y a que l'enfant qui continue à crier et à pleurer ; mais quand un enfant est éloigné de sa mère, ses cris sont rarement écoutés.

Après une certaine nuit, pendant laquelle il n'a pu fermer l'œil, parce qu'il a lu *Lavater*, et qu'il se croit certain de pouvoir prédire les qualités de son fils, monsieur Adrien se lève au point du jour, empressé d'aller considérer son héritier, pour s'assurer si les traits de son visage répondent bien à l'horoscope qu'il en a tire. Il sort de sa chambre en pantoufles et en robe de chambre. Tout le monde dort encore dans la maison, et la nourrice elle-même est sans doute livrée au sommeil ; mais M. Adrien ne pense pas devoir se gêner pour l'éveiller et se faire donner son fils qui commence à marcher, et avec lequel il se propose de faire le tour de son jardin.

M. Adrien se dirige donc vers le pavillon qui est maintenant habité par Marguerite. Le jour éclaire à peine autour de soi , tout

est encore fermé. M. Adrien s'approche de la porte et se dispose à frapper ; mais il s'arrête, en entendant une voix rauque et forte prononcer ces mots « Adieu Marguerite : v'là le jour... faut que j'aille à mon ouvrage... J'avons à gâcher aujourd'hui. » J' reviendrai après demain en sautant par dessus le mur, comme à l'ordinaire... — Prends garde de tomber encore sur les salades , dit Marguerite. 'L jardiner pourrait guetter par là. — Bath ! il croira que ce sont les taupes qui ont remué la terre ! »

Ces mots sont suivis de deux rudes baisers. M. Adrien est resté immobile , partagé entre la surprise et la colère. Mais on ne le laisse pas long-temps dans cette situation : on a ouvert la porte du pavillon , et un ouvrier maçon; en voulant sortir vivement, se jette le nez contre celui de la personne qu'il rencontre. M. Adrien veut arrêter le maçon; celui-ci , effrayé , se sauve à travers le jardin , marchant sur les plates - bandes , sautant par dessus les

rosiers, foulant aux pieds les belles tulipes cultivées par François; il parvient à trouver le mur de clôture, et disparaît par dessus. M. Adrien revient au pavillon, où la revêche Marguerite, effrayée aussi du bruit qu'elle a entendu, est aux écoutes, en chemise, sur le seuil de la porte.

A l'aspect de son maître la nourrice est pétrifiée. A la vue de Marguerite en chemise, M. Adrien s'écrie : « A qui se fier » désormais puisque celle-ci même fait de » ces choses-là !... »

Marguerite veut forger une histoire, mais le fait était patent. Le papa est furieux d'avoir donné une telle nourrice à son fils; il laisse à peine à Marguerite le temps de s'habiller, de faire son paquet, et il la met à la porte de chez lui.

Les menaces de M. Adrien, les gémissements de la nourrice ont éveillé toute la maison.

« Qu'y a-t-il donc? » demande madame en ouvrant à demi les yeux; « est-ce que » monsieur ne veut plus respecter mon » repos? »

Monsieur arrive bientôt chez madame, tenant son fils dans ses bras, et il s'écrie : « Ma chère Céleste, il n'y a plus de vertu, » et il n'y a plus de mœurs !..... Il y a long- » temps que j'ai dit que le monde était per- » verti... Je ne serais pas étonné qu'il y eût » incessamment un nouveau déluge.... ou » quelque pluie de feu !

» — Comment, monsieur ? Est-ce qu'il » fait de l'orage ? » demande madame en ouvrant tout-à-fait les yeux. — « Non, » madame. C'est la nouvelle nourrice de » mon fils... c'est Marguerite qui a fait des » siennes. — Encore une histoire de nour- » rice !... C'est fort heureux, madame, que » je me sois levé ce matin avant le jour.... » J'ai surpris un misérable ouvrier.... il » venait voir Marguerite en sautant par » dessus le mur..... Une femme mariée ! » quelle horreur !... — Eh ! monsieur, que » savez-vous s'il avait de mauvaises inten- » tions... si ces visites n'étaient pas inno- » centes ? Il ne faut jamais croire le mal, » monsieur. — Oh ! ma foi ! madame, vous

» avez trop de bonté... Je sais ce que j'ai  
 » entendu... Au reste, j'ai mis la nourrice  
 » à la porte, et voilà encore le pauvre  
 » Adam sur mes bras. — Eh bien ! mon-  
 » sieur, cherchez-en une autre; mais, pour  
 » Dieu, emportez cet enfant et laissez-moi  
 » dormir ! — Oui, ma chère amie..... Vous  
 » ne voulez pas écouter comme il dit bien :  
*Donnez-moi du nanan ?*

Pour toute réponse madame se retourne du côté de la ruelle et monsieur s'en va en disant : « Ce sera pour une autre fois. »

M. Adrien est rentré dans son cabinet, il pose son fils sur le tapis, achève de s'habiller et appelle Rongin.

Le concierge est de fort mauvaise humeur de ce qu'on ait renvoyé Marguerite; il arrive en bougonnant. Son maître lui ordonne de veiller sur son fils et de ne point le quitter jusqu'à son retour.

« Je ne saurai pas tenir M. Adam, dit Rongin; je n'ai pas eu l'habitude de fréquenter les bonnes d'enfans. — Asseyez-vous sur le tapis à côté de lui, et tâchez

» de l'amuser... Je ne serai pas long-temps...  
 » Il m'est venu une idée excellente... Ca-  
 » therine n'est sans doute plus malade....  
 » elle pourra revenir nourrir mon fils....  
 » Si elle a encore du lait, nous sommes  
 » sauvés !

» — Ah ! il veut reprendre Catherine, se  
 » dit le concierge ; il ne manquerait que  
 » cela ! Et me faire garder des enfans à  
 » présent !... c'est n'avoir aucun égard !...  
 » Oui, crie ! crie ! toi !... Attends : je vais  
 » t'amuser... »

Rongin prend le petit Adam, et lui administre le fouet en murmurant : « Si j'étais  
 » ta nourrice, tu l'aurais tous les jours. »

M. Adrien est arrivé chez son fermier, il trouve Jean-Claude dans la cour de la maison. Le villageois quitte une oie à laquelle il tordait le cou pour venir au-devant de son maître.

« Bonjour, Jean-Claude, dit M. Adrien ;  
 » tout le monde se porte-t-il bien chez vous ?  
 » — Oui, monsieur, Dieu merci ! ma  
 » femme et moi j' nous portons ben, et mes

» enfans viennent comme des champignons.  
» — Fort bien. D'après cela je vois que  
» Catherine est tout-à-fait rétablie de cette  
» maladie qui l'a forcée de s'éloigner de  
» chez moi. — Une maladie... Ah ! jarni,  
» monsieur, ça n'est pas pour une maladie  
» qu'elle vous a quitté, c'est par amour  
» pour moi.... Voyez-vous ? not' femme  
» m'aime tant qu'elle n'a pu être plus d'un  
» an sans me le prouver... — Comment !  
» c'est pour vous qu'elle a abandonné mon  
» fils ! C'est fort ridicule. Et cette maladie  
» qu'elle couvait ? — Je n'savons pas si elle  
» couvait chez vous ; mais je savons ben  
» qu'ici elle se dispose à nous donner un  
» sixième enfant, et je m'flattons qu'il  
» n'était pas commencé quand elle est re-  
» venue... — Que dites-vous ? Votre femme  
» serait enceinte ? — De quatre grands  
» mois, sans vous commander, et elle est  
» déjà joliment ronde. — Et moi qui venais  
» la rechercher pour nourrir Adam. — Ça  
» ne se peut pas pour le quart d'heure,  
» mais d'ici à huit ou neuf mois, si vous en

» aviez queque petit nouveau... sans vous  
» commander... «

M. Adrien s'éloigne fort mécontent, en disant : « Ces paysans ne savent faire que des enfans!... Moi, je n'en veux qu'un ; mais j'espère en faire un homme d'un genre particulier... un homme d'un naturel rare... C'est bien cruel qu'il faille d'abord le faire téter! les hommes devraient naître avec des dents, et être en état de manger une côtelette le jour de leur baptême. »

Tout en se disant cela, M. Adrien reprend le chemin de sa demeure. Il trouve Rongin assis sur le tapis et le petit Adam se tenant fort tranquille à côté de lui, parce que, pour faire cesser ses cris, le concierge lui a plusieurs fois donné le fouet; moyen nouveau pour l'enfant, mais qui avait produit beaucoup d'effet.

« Comme ce petit garçon est déjà sage ! dit M. Adrien. Bravo, Rongin! je vois que vous avez su l'amuser. — Oui, monsieur, je l'ai tant amusé qu'il s'en sou-

» viendra, j'espère. — C'est fort bien : plus  
» tard il vous en saura gré : les enfans n'ou-  
» blient jamais ce qu'on fait pour eux ; ils  
» ont plus de mémoire que les hommes. »

Le concierge se contente de s'incliner en disant : « Monsieur ne ramène pas Catherine ? — Non, elle s'avise d'être encore grosse... — Hum ! je *m'en avais* douté, » murmure Rongin entre ses dents.

« — Rongin, mon ami Tourterelle est-il  
» venu ce matin ? — Oui, monsieur ; je  
» crois qu'il prend le chocolat avec madame.  
» — Ils sont bien heureux d'avoir le temps  
» de déjeûner !... Allez dire à Tourterelle  
» qu'il vienne dans mon cabinet le plus tôt  
» possible ; j'ai à lui parler. »

Le complaisant ami arrive au bout de cinq minutes encore tout barbouillé de chocolat ; M. Adrien lui montre son fils, en s'écriant : « Vous savez ce qui m'arrive.

» — Non... je ne sais rien, » répond le petit homme en s'essuyant la bouche. —

« Quoi ! ma femme ne vous a pas dit...  
» — Elle m'a dit que, n'en ayant plus à la

» vanille, nous en prendrions de santé ce  
 » matin... — Véritablement, Céleste s'oc-  
 » cupe plus de son chocolat que de son  
 » fils!... C'est bien heureux que je sois là!  
 » Mon ami, Adam est de nouveau sans  
 » nourrice. — Bah! — Cette Marguerite  
 » recevait en secret la nuit un maçon! Vous  
 » conviendrez qu'il fallait que ce drôle-là  
 » aimât les peaux jaunes et les nez épatés.  
 » — Mon ami, ne jugeons pas sur lappa-  
 » rence; elle avait peut-être quelque chose  
 » de bien. — Mais, mon cher Tourterelle,  
 » voilà un innocent qui pâtit pour les cou-  
 » pables... J'ai fait chercher, demander  
 » dans les environs une remplaçante à Mar-  
 » guerite: on ne me trouve rien. — Est-ce  
 » que votre fils n'est pas assez grand pour  
 » s'en passer? il a déjà l'air d'un homme.  
 » — C'est un homme de seize mois, et il  
 » en vaut bien deux comme son cousin  
 » Edmond qui a le même âge... Pauvre  
 » Edmond!... c'est mince, c'est grêle, c'est  
 » pâle... Mon fils a l'air d'un bœuf à côté de  
 » lui. Malgré cela je veux qu'il tète jusqu'à

» deux ans ; ça entre dans mon plan d'éducation. Voyons, Tourterelle , où trouvons-nous de quoi sustenter Adam ? »

Tourterelle se gratte l'oreille et regarde au plafond pour avoir l'air de réfléchir , mais il se contente de voir les mouches voler.

Au bout de quelque temps M. Adrien se frappe le front , et s'écrie : « J'ai trouvé... « Comment diable n'y ai-je pas pensé plus » tôt ?... Rien ne m'empêche de donner à » mon fils une bête pour nourrice !... — » Une bête ! » dit Tourterelle en fixant son ami d'un air surpris. — « Eh ! oui... une » bête : est-ce que Romulus et Rémus n'ont » pas été nourris par une louve ? »

Tourterelle recule brusquement sa chaise en s'écriant : « Vous allez faire venir une » louve dans votre maison ? — Non !..... » Oh ! je n'en connais point d'apprivoisée. » Mais Jupiter , par qui fut-il allaité ? par » une chèvre , par *Amalthée* ; eh bien ! mon » fils finira comme Jupiter a commencé , il têtera une chèvre , mon ami. »

Tourterelle rapproche sa chaise en disant : « A la bonne heure une chèvre !... » oui, c'est un animal espiègle, mais qui n'est pas dangereux. »

Comme il était plus facile de se procurer une chèvre qu'une villageoise, dès le même soir la nouvelle nourrice du petit Adam était installée dans la maison. On ne lui donne pas pour demeure le pavillon du jardin, mais un joli petit réduit qu'on lui arrange exprès dans la cour en face du concierge; et Rongin, qui se flattait de ne plus avoir personne à surveiller, a ordre de ne point perdre de vue la nouvelle Amalthée, et de suivre les pas du petit Jupiter toutes les fois qu'il jouera avec sa nourrice.

---

**CHAPITRE II.**

Les enfants grandissent.

LES aventures arrivées aux nourrices du petit Adam nous ont fait négliger son cousin; mais dans la demeure de M. Rémonville peu d'événements venaient troubler la vie que l'on menait. La jeune mère allaitait son fils et le voyait croître sous ses yeux.

Le plaisir qu'elle goûtait à entendre ses premiers mots, à recevoir ses caresses, la dédommageait amplement des fatigues qu'il lui fallait éprouver. M. Rémonville unissait ses soins à ceux de sa femme; il guidait les premiers pas du petit Edmond; il ne pensait pas qu'un père pût être jamais ridicule en portant son enfant dans ses bras.

La première enfance d'Edmond s'écoulait donc sans trouble, sans orage, comme l'existence de ses parens. Heureux les gens dont on n'a rien à dire!... Pour eux la vie est calme et douce : c'est un clair ruisseau qui ne sort jamais de son lit.

Dans la maison voisine on menait une vie plus agitée : madame Adrien aimait la société, celle de l'ami de Tourterelle lui semblait quelquefois monotone. Madame voulait qu'on lui fit la cour ; mais une coquette ne se contente pas d'entendre une seule personne lui dire qu'elle est ravissante, il lui faut des distractions, et pour complaire à sa femme M. Adrien invitait les notabilités de Gisors à venir dîner chez lui.

Si madame aimait le monde, monsieur, tout en affectant d'en faire peu de cas, était bien aise de montrer son fils aux habitants des environs. Le petit Adam était frais, robuste et gai ; sa dernière nourrice avait parfaitement achevé ce que les autres avaient commencé. L'enfant aimait beaucoup sa chèvre et quoique depuis long-

temps il pût s'en passer, il ne voulait pas se promener un instant sans elle. Rongin, qui avait l'inspection de la chèvre et de l'enfant, regrettait Marguerite et même Catherine; car il ne trouvait plus l'instant de lire ni de se reposer. Il avait essayé de faire des rapports contre la chèvre, il prétendait qu'elle donnait des coups de tête à l'enfant, ou qu'elle essayait de le mordre; mais ces calomnies n'avaient pu faire renvoyer *Amalthee*, parce que Adam pleurait quand on voulait l'en séparer.

Le temps marchait pour Adam comme pour Edmond. Déjà des jeux bruyans avaient remplacé les contes avec lesquels on nous berce; déjà de petites espiégleries, des réponses mutines faisaient pressentir les caractères. C'était chaque jour une nouvelle jouissance pour la tendre Amélie; une bonne mère compte avec fierté les années de ses enfans, sans s'inquiéter des rides que ces années amèneront sur son visage. Il n'en est pas de même d'une mère coquette; elle soupire en voyant sa fille

devenir femme, elle accusait la vitesse du temps; l'une est toute aux regrets du passé; l'autre aux jouissances de l'avenir.

Les deux cousins ne se ressemblaient pas; mais tous deux promettaient d'être bien. Edmond avait les traits plus délicats, les yeux plus doux, les cheveux moins noirs et la peau plus blanche que son cousin; mais Adam avait une figure ronde, des yeux très-vifs, une bouche riante et de belles couleurs.

Tous deux étaient gais, francs, et montraient un bon cœur. Edmond était moins tapageur qu'Adam, et celui-ci moins obéissant que son cousin. Peut-être était-ce déjà l'effet de la différence avec laquelle on les élevait. Adam, libre de faire ce qu'il voulait depuis le matin jusqu'au soir, ne pouvait contracter l'habitude de la soumission; tandis que Edmond était forcé d'obéir à ses parens.

En grandissant, les deux enfans trouvaient plus de plaisir à être ensemble. Nous ne sommes pas nés pour la solitude: à

peine est-on en état de faire le plus petit projet, d'arranger une petite partie de jeu, qu'un camarade est une bien douce chose; c'est à lui qu'on est empressé de montrer les cadeaux qu'on a reçus; c'est avec lui seulement que l'on s'amuse. A cinq ans il nous faut un ami; il est vrai qu'on se bat souvent avec cet ami-là; mais si les querelles sont promptes, les raccommodemens sont faciles. En grandissant nous devenons plus rancuniers.

Pour plaire à leurs enfans, les parents se voyaient souvent. Jusqu'à l'âge de cinq ans la différence ne pouvait pas être bien sensible dans leur éducation. Tous deux étaient vifs, joueurs et gourmands. Mais M. Rémonville réprimait déjà ce dernier défaut dans Edmond, tandis que M. Adrien laissait manger Adam à sa fantaisie, en disant : « La nature le guidera, c'est le meilleur précepteur; elle l'avertira de ne pas manger quand il n'aura plus faim. » Probablement la nature guidait mal le petit Adam, car il avait souvent des indigestions.

Quand les enfans luttaient ensemble, Adam était toujours vainqueur; à la course, à la corde, pour grimper sur les arbres, c'était encore Adam qui l'emportait sur son cousin. M. Adrien souriait en regardant son frère, et murmurait: « Je ne le » lui ai pas enseigné, c'est la nature qui » a tout fait. »

Mais Edmond, habitué à recevoir les caresses de sa mère, à écouter déjà les leçons de son père, avait des manières plus douces, un ton plus aimable que son cousin; il saluait les personnes qui venaient chez ses parens, au lieu de leur rire au nez, comme le faisait Adam; il quittait le jeu quand sa mère le lui ordonnait; il ne battait pas les domestiques qui tardaient à le servir, et il daignait répondre aux personnes qui lui parlaient.

M. Adrien disait: « Ils en feront un » petit hypocrite,..... un cafard..... Adam » est bien plus franc. Il ne vient pas tou- » jours quand on l'appelle, mais il vient » quand ça lui fait plaisir. Il ne quitte pas

» le jeu pour venir causer avec des étrangers, parce que, à son âge, le jeu doit  
» avoir plus de charmes que la conversation. Enfin il pince parfois sa bonne.....  
» C'est qu'il a deviné que les domestiques  
» sont faits pour servir. C'est un naturel  
» charmant! »

Quand un mendiant s'arrêtait devant la maison de M. Rémonville, en faisant entendre une voix plaintive Edmond quittait le jeu, courait à l'office, et allait porter à déjeuner au malheureux qu'il regardait d'un air attendri.

Voyait-il d'une fenêtre un pauvre lui tendre la main, Adam courait demander à son père quelques pièces de monnaie, puis il s'emparait d'un vase plein d'eau, il jetait les sous au pauvre; mais pendant que celui-ci se baissait pour les ramasser, Adam versait le contenu du vase sur la tête de celui qu'il venait de secourir, et riait aux larmes de la figure que faisait alors le mendiant.

Témoin plusieurs fois de ces espiégle-

ries M. Rémonville disait à son frère :  
« Votre fils gâte sa bonne action; vous  
» devriez lui apprendre à respecter le mal-  
» heur. La manière d'obliger double le prix  
» du bienfait, et il me semble que la sienne  
» ne lui gagnera pas les cœurs.

» — Chacun son genre, répondait  
» M. Adrien; mon fils aime à rire, même  
» en faisant du bien, je ne vois pas grand  
» mal à cela. Il trouvera encore beaucoup  
» de gens disposés à endurer ses malices  
» pour recevoir son argent. — Mais on  
» n'aura pour ses dons aucune reconnaiss-  
» sance. — Et où avez-vous vu, mon frère,  
» que des obligés fussent reconnaissans?  
» J'ai donné bien des dîners, bien des  
» fêtes, bien des présens, et, au lieu  
» de m'être utiles, tous ceux que j'ai  
» obligés se sont moqués de moi. Mon fils  
» se moque de ceux qu'il oblige, c'est bien  
» plus drôle, il me semble même que c'est  
» plus légal. »

Quand Edmond a atteint sa cinquième  
année, son père juge convenable de com-

mencer à l'instruire. L'enfant apprend à lire, à retenir des fables, et il a déjà moins de temps pour jouer avec son cousin. Lorsque, au milieu d'une partie de *cache-cache*, on vient chercher Edmond parce que c'est l'heure de travailler, Adam s'écrie : « Comment ? tu apprends quelque chose, toi !.. pourquoi faire ? — Papa le veut. — Il faut dire que tu ne le veux pas. Moi, on m'a dit que je n'apprendrais que ce que je voudrai, et j'aime mieux faire la roue que d'apprendre des fables. »

Mais Edmond n'écoute pas les conseils de son cousin, parce qu'il sait qu'à la première désobéissance on cesserait de lui permettre de jouer avec lui, d'ailleurs les caresses de sa mère, les encouragemens de son père lui font déjà prendre goût à l'étude, et il s'aperçoit que quelques heures de travail font trouver le jeu plus agréable.

Adam, qui peut faire ce que bon lui semble, trouve les journées fort longues ; on se lasse de courir, de grimper aux ar-

bres, de casser les branches, de se rouler sur le gazon. Pour s'amuser, l'enfant de la nature arrache les légumes, dévaste les plus beaux plants du jardin, brise les treillages, donne la clef des champs aux lapins, poursuit les poules avec des pierres et les chiens avec des bâtons.

Rongin voit tout cela du coin de l'œil, il se garde bien de faire un rapport contre M. Adam, ou de l'arrêter quand il chasse les lapins de la cour.. S'étant permis une fois de s'opposer à ce que l'enfant montât dans le pigeonnier, Adam s'est emparé de la casquette du concierge et a été la jeter dans le puits. Depuis ce jour et quoiqu'il soit parvenu à repêcher sa casquette, Rongin laisse l'enfant faire le diable, et se contente de dire : « Ça fera un joli sujet! J'ai reçu de l'éducation, moi! mais c'était un autre genre! »

Grâce à Adam chaque jour on voit du changement dans la maison : les deux gladiateurs n'ont plus de bras, le berger et la bergère n'existent plus ; le bassin est de-

venu une garenne, la cour un poulailler, le vestibule un champ de bataille, et tout le jardin un véritable chenil.

Quoique madame s'occupe fort peu des actions de son fils, quelquefois cependant, en se promenant dans une allée du parterre avec le complaisant Tourterelle, elle se plaint de désordre qu'elle remarque autour d'elle; le rosier qu'elle admirait la veille n'a plus une fleur le lendemain, le banc sur lequel elle s'asseyait est cassé, il n'y a plus de gazon sur la pelouse, ni de mousse dans la grotte. Madame appelle alors le jardinier, et François répond : « C'est M. Adam qui » a fait cela.—Il faut lui dire que c'est très- » mal, que cela me déplaît.—Ah! madame, » on peut ben dire ce qu'on veut à mon- » sieur vot' fils, il n'écoute pas, ou ben il » nous rit au nez! »

Madame se tourne alors vers Tourterelle et lui dit : « Il me semble que mon mari » élève son fils bien singulièrement? — Ça » me fait aussi cet effet-là. — Depuis que » cet enfant grandit on ne se reconnaît

» plus dans cette maison... Jusqu'au fond  
» de mon boudoir j'entends le bruit des  
» meubles que l'on casse, des porcelai-  
» nes que l'on brise...—Vous pourriez faire  
» à votre époux quelques représentations...  
» — Voulez - vous que je me querelle,  
» que j'aie des discussions!.... des con-  
» testations!.... Rien que d'y penser cela  
» me fatigue la tête!... mais vous, mon  
» cher Tourterelle, dites-lui quelques mots  
» là dessus. »

Tourterelle s'incline et le promet, mais le petit homme n'en fait rien, parce que lorsqu'on va souvent dans une maison, qu'on fait la cour à la maîtresse du logis et qu'on dîne avec le mari, on ne s'avise pas d'être d'un autre avis que le sien, et on se garde bien de lui faire voir qu'il n'a pas le sens commun.

M. Rémonville voit avec joie son Edmond profiter de ses leçons; il voudrait que son neveu ne perdît pas un temps précieux, et que le jeu ou l'oisiveté ne gâtassent point un heureux naturel. Il a remarqué que le

jeune Adam ne manquait pas de moyens, et il gémit de l'entêtement de son frère à le laisser se livrer à la paresse. Quelquefois, entraîné par l'exemple de son cousin, Adam a voulu apprendre, a essayé de travailler ; mais ces beaux projets ne durent guères, et n'y étant pas encouragé par son père, l'enfant quitte bientôt la grammaire pour retourner dévaster le jardin, et tout bouleverser dans la maison.

« Mon frère », dit M. Rémonville au père d'Adam, « prenez bien garde à ce que vous faites.... vous êtes responsable de l'avenir de votre fils. — Mon frère, je laisse agir la nature, par conséquent je ne suis responsable de rien. — Eh ! morbleu ! mon frère, si nous cédions toujours à ce que la nature nous demande, nous ferions cent sottises par jour, et nous ne serions pas supportables dans la société. — Je ne suis pas de cet avis-là. D'ailleurs il me semble que je n'ai pas à me repentir de mon système; mon fils n'a que sept ans, il en paraît dix pour la

» force , la taille , la tournure !.... c'est  
» déjà un gaillard. — Oui , un gaillard qui  
» ne sait que tout briser dans chaque en-  
» droit où il va. — C'est le premier feu de  
» la jeunesse , ça se calmera. — Mon fils  
» qui est né le même jour que son cousin ,  
» sait déjà lire presque couramment ; il  
» commence à écrire , il connaît ses notes de  
» musique , retient des fables , des vers...—  
» Oh ! votre Edmond est un prodige ! on  
» sait cela !.... mais il n'en est pas plus gras.  
» Moi , je n'aime pas les prodiges , ça  
» n'est pas dans la nature.—Eh ! mon frère ,  
» qui vous parle de prodiges... Il ne tient  
» qu'à vous que votre fils en sache bientôt  
» autant que le mien ; Adam a de la mé-  
» moire , de la facilité , et si vous vouliez  
» qu'il apprît... — Je ne lui défends pas  
» d'apprendre. — Non , mais vous ne l'y  
» engagez pas. — Il faut que cela vienne  
» tout seul. — Mon frère , il y a bien peu  
» de choses qui nous viennent seules , et  
» en général ce ne sont pas les meil-  
» leures. \*

M. Rémonville renonce à faire changer  
d'idées à son frère; il voit que ses repré-  
sentations ne servent à rien, et il ne s'oc-  
cupe plus que de son fils.

---

---

**CHAPITRE III.****Origine de Rongin.**

CEPENDANT, tout en crient contre les hommes, et en jurant qu'il ne ferait plus rien pour eux, M. Adrien n'a pu resister au désir de s'occuper encore, en secret, d'une invention nouvelle.

Cette fois, c'est un autre mode d'éclairage qu'il veut faire adopter. M. Adrien a combiné du salpêtre avec de la graisse, il met à cela des mèches en filasse, et il part pour Paris, où il veut montrer son nouveau procédé à l'Académie des Sciences.

Pendant l'absence de son frère, M. Rémonville tâche de donner à son neveu quel-

ques élémens d'écriture et de lecture. Il lui fait sentir qu'on se moquera de lui plus tard s'il ne sait pas signer son nom. Les enfans ont presque autant d'amour-propre que les hommes, le petit Adam commence à apprendre à écrire, pour qu'on ne se moque pas de lui.

Malheureusement pour l'enfant, il n'en est encore qu'aux premiers élémens lorsque son père revient de Paris.

M. Adrien a la mine plus longue qu'à l'ordinaire, en faisant l'essai de son nouvel éclairage, il a brûlé le nez à deux académiciens, fait roussir tous les cheveux d'un troisième, et manque de faire écrouler le plafond de la salle où il a fait son expérience. Loin d'adopter son procédé, on lui a formellement défendu de rien entreprendre à l'avenir, sous peine de payer ses inventions par quelques jours de prison.

M. Adrien revient chez lui de fort mauvaise humeur ; en entrant dans sa demeure, il s'écrie : « Me voici de retour enfin.... » Dieu merci!... J'avais hâte de revoir ma

» maison... mes champs!... et de quitter  
 » un monde pervers où tout est fausseté et  
 » corruption!....

» Je veux embrasser mon fils, mon Adam,  
 » ma consolation!... Ah! je n'en ferai pas  
 » un homme comme les autres!.. Où est-il?  
 » Dans le jardin sans doute — Non, mon-  
 » sieur, dit Rongin, il est chez son oncle  
 » où il étudie. — Il étudie... mon fils  
 » étudie?... — Oui, monsieur.... Oh! vous  
 » en serez étonné, il vous fera un *ca ce ci*  
 » *co cu!* Moi, qui m'y connais, je trouve  
 » qu'il lit déjà fort proprement. — Et pour-  
 » quoi fatiguer cet enfant?... On va me  
 » gâter son joli naturel. Allez me chercher  
 » mon fils. »

Rongin va chercher l'enfant chez son oncle, et le petit Adam, croyant flatter son père lui présente un échantillon de son écriture. M. Adrien fait voler l'exemple en l'air, en disant: « Ne te casse pas la  
 » tête pour des contemporains ingrats!...  
 » Tu vaudras toujours mieux qu'eux, et  
 » pour cela, le meilleur moyen c'est de ne

» pas leur ressembler. — Mais, mon oncle  
» m'a dit qu'on se moquerait de moi si je  
» ne savais rien. — N'écoute pas ton oncle,  
» et laisse agir la nature ; si elle te pousse  
» vers l'étude, à la bonne heure, dans le  
» cas contraire, tu perdras ton temps à  
« étudier. Ton oncle lui-même doit se rap-  
» peler ces deux vers :

» Ne forçons point notre talent,  
» Nous ne ferions rien avec grâce.

» Et comme je veux que tu fasses tout  
» avec grâce, je ne te forcerai en rien. »

Adam pense qu'il doit écouter son père plutôt que son oncle. L'étude est de nouveau abandonnée pour le jeu, et la maison, qui avait repris un aspect d'ordre, devient de nouveau une arène où M. Adam trouve chaque jour l'occasion de faire des prouesses.

M. Rémonville a cessé de faire des représentations inutiles ; depuis son dernier voyage à Paris, son frère semble être encore plus entêté. Mais le père d'Edmond

ne permet plus à son fils d'aller tous les jours jouer avec Adam, car les enfans commencent à être d'un âge où les mauvais exemples sont dangereux : « Que mon frère garde son fils, dit M. Adrien; tant mieux, je n'aime pas les pédans; il me gâterait le naturel d'Adam. »

Les premières années de l'adolescence succèdent à celles si insouciantes de l'enfance. Les deux cousins atteignent quatorze ans. Ce ne sont pas encore des hommes, mais ce ne sont plus des enfans. Edmond, qui est instruit, qui a des talents agréables, est une société pour ses parens. Il aime à causer avec son père, à écouter les tendres avis de sa mère. Edmond n'est point parfait; il est étourdi, et un peu moqueur; mais son esprit est juste, et le récit d'une belle action fait vivement battre son cœur. Lorsque sa mère le presse dans ses bras, il lui dit : « Je ne te quitterai jamais. » Mais la bonne Amélie sourit et soupire : elle sait bien qu'il vient un temps où les caresses d'une mère ne sont plus suffisantes pour retenir un fils.

Adam est grand et fort, son visage frais et vermeil annonce la santé et l'insouciance. Adam ne s'est pas fatigué la tête à étudier : il sait à peine épeler et il n'écrit que son nom, mais il monte bien à cheval, il grimpe aux arbres comme un singe, et il atteindrait une biche à la course. Depuis quelque temps la maison de son père est devenue trop étroite pour lui; le jardin ne suffit plus à ses jeux; c'est dans les bois, c'est en pleine compagnie qu'Adam veut faire ses caravanes; on le trouve encore trop enfant pour le laisser sortir seul, mais M. Adrien ressent parfois des attaques de goutte qui l'ont rendu peu ingambe, et, en vieillissant, l'ami Tourterelle est devenu comme une petite pelote; son ventre lui cache la pointe de ses pieds, c'est tout ce qu'il peut faire que de promener Céleste, qui assure qu'elle ne se promène bien qu'avec lui; il est vrai que Céleste voit depuis quelques années s'éloigner tous ses admirateurs; Tourterelle est le seul qui ait tenu bon, et une femme doit de la reconnaiss-

sance à un homme qui remplit le même emploi depuis quinze années, et ne parle pas de donner sa démission.

Ces messieurs ne peuvent donc accompagner le jeune Adam dans ses excursions lointaines ; mais comme en vieillissant Rongin est toujours resté aussi maigre, c'est lui que M. Adrien charge d'accompagner son fils. Rongin objecte qu'il ne peut pas garder sa porte et suivre M. Adam. Mais M. Adrien insiste, et dit : « Le petit neveu de la cuisinière peut garder la porte, mais il ne peut pas veiller sur mon fils. Songez, Rongin, que c'est une preuve de confiance et d'estime que je vous donne. Rendez-vous-en digne.

— Elle est jolie, la preuve d'estime ! se dit Rongin ; on me met à toute sauce ici !... Suivre un petit garçon qui est comme un cheval indompté !... Ah ! si les circonstances ne m'y avaient pas forcé ! »

Fâché qu'on lui ait donné quelqu'un pour l'accompagner, Adam se plaît à faire des malices au vieux concierge. Ses éter-

nels murmures provoquent la gaîté de l'élève de la nature. Sans avoir pitié des jambes de son compagnon, Adam lui fait faire trois ou quatre lieues dans la journée, jusqu'à ce qu'enfin Rongin tombe sur l'herbe en s'écriant : « Je n'en puis plus, perdez-vous si vous voulez; monsieur, je ne peux plus vous suivre! »

Alors Adam va en riant s'asseoir près de Rongin; il tire de sa poche une petite bouteille d'osier qu'il a toujours soin d'emporter. Il la présente à son compagnon, en lui disant: « Bois, vieux raisonner; ça te rendra tes jambes. »

La vue de la petite bouteille qui renferme d'excellent madère, calme ordinairement la mauvaise humeur de Rongin; il boit en disant; « Vraiment, monsieur, depuis votre naissance, on me fait faire tous les métiers... Il a fallu veiller sur vos nourrices, sur votre chèvre; à présent, il faut que je veille sur vous!.... C'est à n'y pas tenir... Et cependant je n'étais pas fait pour cela; je suis né dans

» l'opulence et les grandeurs.— Alors pour-  
» quoi t'es-tu fait concierge? — Parce que  
» les circonstances... — Tu rabâches tou-  
» jours la même chose, Rongin. J'ai en-  
» tendu dire à mon oncle qu'il n'y avait  
» point de sot état, et que dans toutes les  
» classes de la société on pouvait être esti-  
» mable quand on faisait bien son devoir.  
» Or, comme ton devoir est de me suivre,  
» de m'accompagner partout, en avant,  
» marche, et ne bougonnons pas. »

C'est vers le village de Bazincourt qu'Adam porte souvent ses pas; il a déjà été plusieurs fois à la ferme de Jean-Claude; Catherine a beaucoup de plaisir à voir l'enfant qu'elle a nourri. Adam lui fait honneur: il est plus grand et plus fort qu'on ne l'est ordinairement à son âge; aussi la fermière se plaît-elle à le considérer. Peut-être la vue d'Adam, en lui rappelant son séjour chez M. Adrien, lui donne-t-elle d'agréables souvenirs. Catherine approche de la quarantaine, mais elle est encore fraîche, et son humeur est aussi gaie qu'autrefois.

Reçu respectueusement par Jean-Claude, qui voit en lui le fils de son maître, caressé, choyé par Catherine, fêté par ses sœurs et frères de lait, Adam devait se plaire à la ferme; aussi dirigeait-il souvent ses promenades vers Bazincourt, pour aller boire du lait avec Suzanne et Nanette, manger des grillades de lard avec Pierre, Nicolas et Fanfan; boire du petit vin avec Jean-Claude, et goûter du flan fait par Catherine, au grand scandale de Rongin, qui prétendait que le jeune homme ne savait pas garder son rang.

C'est encore vers la ferme, que par une belle journée, Adam porte ses pas.

« Monsieur, » dit Rongin, en s'arrêtant à l'entrée du village, « je vais vous laisser aller seul, au risque d'être cinglé par monsieur votre père. — Et pourquoi cela, Rongin? — Je ne veux pas aller chez vos paysans. Ils semblent prendre plaisir à me molester; ils se permettent de ricaner en me regardant. — C'est toi qui leur fais toujours la gri-

» mace. — Votre nourrice s'est constam-  
» ment moquée de moi, je me le rappelle  
» bien. — Alors, tu dois y être habitué. —  
» Non, monsieur; quand on est bien né,  
» on ne s'habitue point à cela. Vous de-  
» vriez avoir quelques égards pour le com-  
» pagnon que votre père vous a donné. »

Rongin a pris un air piteux et tiré son mouchoir rouge; Adam, dont le cœur est aussi bon que la tête est mauvaise, court prendre la main du concierge et la lui serre, en lui disant: « Calme-toi! est-ce  
» que je veux te faire du chagrin.... Chez  
» Jean-Claude, on rit, et voilà tout... Mais  
» puisque cela te fâche, on te traitera avec  
» considération. »

Ces derniers mots ont décidé le vieux domestique à suivre les pas de son jeune maître. Ils arrivent à la ferme, et selon l'usage, Catherine vient embrasser Adam, tandis que Jean-Claude ôte respectueusement son bonnet de laine. Rongin passe d'un air fier entre les paysans et va s'asseoir sur un vieux fauteuil de bois qui est

dans la salle basse, sans daigner saluer les villageois, et sans même faire attention à un vieil invalide qui était assis dans le fond de la salle, et s'est levé à son arrivée.

« Ma fine, not' jeune maître vient ben à propos, dit Jean-Claude; ma femme a justement fait sauter un lapin qui n'a été nourri que de serpolet, pour régaler un ancien ami qui vient d'arriver... J'allions nous mettre à table, sans vous commander, et si M. Adam veut tâter de notre lapin... — Certainement, que j'en mangerai, » répond Adam, tout en se roulant avec Nicolas sur des bottes de paille; « quand je viens ici j'ai toujours faim. »

La table était dressée; on met deux couverts de plus. Mais Rongin déclare, d'un air sec, qu'il ne mangera pas. Le vieil invalide n'ose point se rasseoir, tant la présence du concierge lui en impose; ce n'est qu'après avoir appris de Catherine quelle est la condition de ce monsieur qui lui tourne le dos, que l'ami du fermier se décide à prendre place à table.

Au moment où Adam va en faire autant, Rongin l'arrête et lui dit à l'oreille : « Comment, jeune homme ! vous allez vous mettre à table avec votre fermier et votre nourrice ! — Pourquoi pas, Rongin ? Ce n'est pas la première fois que je mange ici — Des galettes, du lait, passe encore.... Mais dîner avec ces gens-là, c'est vous compromettre, monsieur. — Rongin, tu ne sais ce que tu dis, quand on a faim, la nature veut que l'on mange. — C'est selon avec qui, monsieur. — Garde ta dignité, puisque cela t'amuse ; moi, j'aime mieux goûter du lapin. »

Adam va se placer entre Suzanne et Nanette ; il mange comme quatre tout en riant avec ses sœurs de lait. L'invalidé, qui ne se sent pas gêné par la présence d'un enfant et ne fait plus attention à Rongin, a retrouvé la parole et fait à Jean-Claude le récit des batailles où il s'est trouvé depuis qu'il a embrassé l'état militaire ; les villageois prennent beaucoup de plaisir à écouter le vieux soldat ; Adam lui-même

fait moins le diable qu'à l'ordinaire : il n'y a que Rongin qui tousse et crache dans les momens les plus intéressans, et lorsque l'invalide s'anime en parlant de la gloire dont se sont couverts les Français à *Austerlitz*, à *Wagram*, à *Friendland*, Rongin murmure entre ses dents : « Hum !... c'est » encore un soldat de la révolution !... »

Présumant que son compagnon se repent de n'avoir pas pris place à la table, Adam saisit un moment où l'invalide reprend haleine, et dit au concierge : « Allons, Rongin, ne boude plus, et viens te mettre à côté de nous... »

Au nom de Rongin, le vieux soldat s'arrête, pose son verre et dit : « Rongin !... » Eh ! mais... ça me rappelle un particu-lier que j'ai connu il y a ben long-temps ; » c'était un garçon perruquier..... le fils » d'un pâtissier de Rouen.... un mauvais » sujet qui était venu manger à Paris tout » le bien de son père.

» — M. Adam, il se fait tard, » murmure Rongin d'une voix enrouée, et en

se dirigeant vers la porte de la salle. « Il  
 » faut partir... Monsieur votre père sera  
 » inquiet de vous. — Tu rêves, Rongin,  
 » est-ce que mon père s'inquiète jamais?..  
 » Écoute donc l'histoire de monsieur; ça  
 » m'amuse, moi! »

Rongin ne répond rien, mais il se tient contre la porte, en continuant de tourner le dos à la société.

« Pour en revenir à ce Rongin, reprend l'invalidé, comme je vous le disais tout à l'heure, c'était un drôle, un polisson, qui voulait faire l'important, le petit seigneur, parce qu'il avait des dettes et qu'il trichait au jeu. On l'avait déjà renvoyé de chez plusieurs maîtres, où il s'était fort mal conduit. Mais il faisait le dévot; il allait à confesse, cela trompait de bonnes gens, qui le croyaient un petit saint. Moi, je n'étais pas encore dans le militaire, j'avais un emploi de garçon de caisse dans une maison de commerce, et une jolie maîtresse avec laquelle j'allais à la guinguette tous les

» dimanches. Je ne sais pourquoi mon em-  
» ploi et ma maîtresse donnèrent dans  
» l'œil à Rongin. Il ne put séduire l'une;  
» mais par d'odieux propos, de secrètes  
» dénonciations, il parvint à me faire  
» perdre l'autre. J'appris d'où partait le  
» coup. Vous jugez bien que je ne pris pas  
» ça tranquillement. J'allai trouver mon  
» Rongin ; ce qui ne me fut pas facile, car  
» il cherchait à m'éviter. Je ne portais pas  
» encore de sabre alors, mais j'avais un  
» bâton, et, dans la main d'un homme  
» qui a du cœur, tout devient une arme.  
» Je ne pris pas par deux chemins ; je dis  
» à Rongin : Tu es un hypocrite et un  
» Jean-fesse..... Tu m'as fait perdre ma  
» place, et tu t'y es fait mettre par des  
» moyens qu'un honnête homme n'emploie  
» jamais..... Nous allons nous casser un  
» bras ou une jambe à l'un ou à l'autre.  
» C'est encore ben de l'honneur que je te  
» fais. Là-dessus, voilà mon Rongin qui  
» pâlit et qui me dit qu'il ne se battra pas.  
» Je lui réponds qu'il se battra, et en

» même temps je fais faire le moulinet à  
» mon gourdin. Il refuse toujours en re-  
» culant ; moi, j'insiste en avançant ; si  
» bien que pendant cette manœuvre-là,  
» mon bâton va frotter le front de Rongin,  
» et lui enlève une partie du sourcil droit.  
» Il tomba en jetant les hauts cris, et je le  
» laissai là : je comptais bien le retrouver  
» et lui demander raison du coup de bâton  
» que je lui ai donné ; mais la révolution  
» arriva. Je partis pour défendre ma  
» patrie ; et depuis ce temps, je ne revis  
» plus Rongin ; car vous pensez bien qu'il  
» n'était ni parmi les soldats de la nation,  
» ni avec les vainqueurs d'Austerlitz et de  
» Wagram. »

L'invalide a cessé de parler. Les paysans ont écouté son récit avec beaucoup d'intérêt, et, la bouche béante, les yeux fixés sur lui, ils semblent l'écouter encore. Adam, qui réfléchit à ce qu'il vient d'entendre, cherche des yeux Rongin et s'aperçoit que le concierge a doucement quitté la salle pendant la fin du récit du soldat. Cette

fuite confirme Adam dans ses soupçons ; il se lève de table, dit adieu aux villageois, et prie l'invalides de l'accompagner quelques pas. Comme dans la ferme on a l'habitude de déférer à tous les désirs d'Adam, Catherine engage le vieux soldat à se rendre à l'invitation du jeune homme, et l'invalides suit l'écolier, en se disant : « Est-ce que ce petit homme a intention de me payer la goutte ? »

Après avoir fait une centaine de pas hors de la ferme, Adam aperçoit le concierge qui est allé s'asseoir sous un chêne au bord de la route, Rongin n'a pas alors les yeux tournés vers eux : l'élève de la nature prend un détour, et conduit l'invalides derrière un buisson, justement en face de Rongin ; là il dit au vieux soldat : « Regardez bien cet homme : ne serait-ce pas votre garçon perruquier d'autrefois ?

— Oui, pardieu ! c'est lui ! » s'écrie l'invalides qui peut alors voir Rongin tout à son aise. « Oh ! je reconnais sa vilaine figure... il n'est pas trop changné... Et

» tenez ! voilà sur son œil droit la cicatrice  
 » du coup que je lui ai donné.... Comme je  
 » ne l'ayais pas revu depuis ce temps-là , je  
 » n'ai pas encore pu lui en rendre raison...  
 » Mais il y a temps pour tout ; en avant. »

En disant ces mots, le vieux soldat, qui marche d'un pas ferme, quoiqu'il porte une jambe de bois, se dirige vers Rongin qui se lève et s'adosse contre l'arbre en voyant venir à lui l'invalid et Adam.

« Bonjour, M. Rongin, » dit le vieux soldat en s'arrêtant devant le concierge ;  
 « il y a bien du temps que nous ne nous  
 » sommes vus... environ vingt-sept années...  
 » Mais je vous reconnais parfaitement...  
 » Et vous... est-ce que vous ne me remet-  
 » tez pas ?

» — Je n'ai pas cet honneur-là , mon-  
 » sieur , » répond Rongin en ôtant hum-  
 » blement sa casquette et en saluant l'invalid  
 » jusqu'à terre. — « Comment ! vous ne  
 » reconnaissez pas Dumont, dit Labombe?...  
 » Je sais bien qu'autrefois je n'avais pas  
 » une jambe de moins , mais ce n'est pas ça

» qui défigure un homme ! — M. Dumont,  
» je vous assure que vous êtes dans l'erreur ;  
» nous ne nous sommes point connus.  
» — Et moi, je vous dis que je vous recon-  
» naiss parfaitement et que nous nous  
» sommes vus de près... Témoin, c'te fois  
» où, en faisant tourner mon bâton, je  
» vous ai enlevé la moitié du sourcil  
» droit... et la preuve c'est qu'il n'est pas  
» repoussé... Écoutez, M. Rongin, depuis  
» ce temps-là, je n'ai pas eu l'occasion de  
» vous rendre raison de ce coup de bâton-  
» là... Mais puisque nous nous retrouvons...  
» je suis votre homme... Dumont n'est pas  
» capable de battre quelqu'un sans lui en  
» faire raison après... Une jambe de bois  
» n'empêche pas de tirer le pistolet, et  
» quand vous le voudrez...»

» — Monsieur, » dit Rongin en trem-  
blant de tous ses membres, « vous ne pou-  
vez pas m'avoir offendé, puisque je ne  
vous ai jamais vu... Je vous répète que  
vous êtes dans l'erreur et que je ne suis  
pas le Rongin que vous croyez. »

L'invalide regarde quelque temps le concierge en gardant le silence ; au bout d'un moment , il lui dit : « Après tout ! puisque » vous ne voulez plus être ce Rongin-là , » c'est qu'apparemment vous êtes fâché de » l'avoir été !... Alors c'est différent ! à tous » péchés miséricorde. Adieu , monsieur ; je » vous promets que je ne vous reconnaîtrai » plus , »

L'invalide a salué de la main et a regagné la ferme. Rongin est resté immobile , les yeux fixés vers la terre. Adam , qui a écouté cette conversation sans l'interrompre , s'approche du concierge quand le vieux soldat est éloigné et lui dit : « Je me garderai » bien tout seul ; désormais je vous défends » de m'accompagner. — Monsieur , je vous » assure que ce vieil invalide me prend » pour un autre , et que ce n'est pas moi... » — Je vous dis que je ne veux plus me » promener avec vous. »

Alors le jeune homme regagne lestement la maison de son père , et Rongin le suit de loin sans oser murmurer comme autrefois.

**CHAPITRE IV.**

Edmond s'instruit; Adam chasse.

C'EST avec son père que le jeune Edmond parcourt les environs de Gisors. M. Rémonville n'a voulu confier à personne le soin d'accompagner son fils; il trouve trop de plaisir à écouter ses remarques, à répondre à ses questions, à étudier les premières sensations de ce cœur de quinze ans, pour vouloir qu'un autre le remplace près d'Edmond.

M. Rémonville vient d'atteindre la cinquantaine; mais l'âge n'a point encore altéré ses traits, ni rien ôté à la noblesse de sa démarche. Dans les excursions qu'il fait avec son fils, ce dernier craint de fatiguer

son père ; mais M. Rémonville raille son fils sur ses craintes et l'entraîne souvent à plusieurs lieues de leur logis.

Le voisinage d'une forêt concourt à embellir les environs de Gisors, déjà fort pittoresques ; mais ce n'est pas seulement dans la campagne que M. Rémonville conduit son fils, il cherche à ce que leur promenade ne soit pas sans fruit pour Edmond ; un monument, une ruine, l'objet le plus simple en apparence peut devenir un sujet d'instruction, lorsque nous avons pour compagnon de promenade un homme érudit et aimable, car l'amabilité donne du charme à la science, et un fait se grave plus facilement dans notre mémoire, lorsque celui qui nous le conte nous fait trouver du plaisir à l'écouter.

M. Rémonville fait visiter à son fils les ruines du château de Gisors, dont les Anglais et les Français se disputèrent si souvent la possession. Puis, parcourant la ville avec Edmond, il le fait entrer dans l'église et lui apprend que ces superbes sculptures

qui frappent ses regards sont du fameux *Jean Goujon*, un des restaurateurs des beaux-arts en France, au commencement du seizième siècle.

Au-dessous d'une belle figure en pierre, couchée sur un tombeau, que l'on va admirer dans la chapelle de Saint-Clair, M. Rémonville fait lire et expliquer à son fils ces deux vers :

« Quisquis ades, tu morte cades, sta, respice, plora.  
» Sum quod eris, modicum cineris; pro me, precor, ora! \*

En se dirigeant du côté de Chaumont, M. Rémonville visite avec Edmond le vieux château de *Bertichère*, dont la construction bizarre pique la curiosité des voyageurs. Auprès du *petit Andely*, il lui montre, sur le sommet d'un roc escarpé, les ruines de *Château-Gaillard*, qui joua un rôle si important pendant les rivalités de la France et de l'Angleterre, et lui apprend que ce fut dans ce château que la reine Marguerite de Bourgogne, épouse de Louis-le-Hutin, fut enfermée et étranglée pour avoir

trahi la foi conjugale, ce qui prouve que dans le bon vieux temps on ne plaisantait pas sur cet article-là. Auprès des *Andelys* est le hameau de Villers. « Voilà où naquit le *Poussin*, » dit M. Rémonville à Edmond, « ce peintre célèbre qui, comme l'a dit Voltaire, *ne fut élève que de son génie*. » Outre son grand talent, il était remarquable par sa franchise et son désintéressement : aussi mourut-il pauvre... »

Enfin, en parcourant le bourg d'*Écouy*, M. Rémonville fait voir à son fils le tombeau d'Enguerrand de Marigny, et lui raconte l'histoire de ce ministre, dont la vie fut si orageuse, et qui fut pendu au gibet de Montfaucon, que lui-même avait fait élever.

Edmond écoute avec intérêt les récits de son père, ces longues promenades lui paraissent toujours trop courtes. De retour près de sa mère, le jeune homme lui dit ce qu'il a vu, ce qu'il a appris dans la journée, et le soir, c'est en faisant de la musique ou en cultivant le dessin qu'il attend l'heure du repos. C'est ainsi qu'Edmond

passee sa jeunesse près de ses parens, et l'ennui ne pénètre jamais dans la maison du frère de M. Adrien.

Il n'en est pas de même chez celui-ci : Géleste, qui commence à se faner, a vu diminuer le nombre de ses adulateurs ; Tourterelle, dont l'âge et l'embonpoint semblent avoir engourdi la galanterie, se permet quelquefois de s'endormir en écoutant le détail d'une parure que madame a fait venir de Paris. Enfin M. Adrien, qui a souvent la goutte, s'ennuie de ne pas avoir son fils près de lui ; mais Adam n'est jamais disposé à rester près de son père. Pour se consoler, M. Adrien se dit : « Il faut laisser agir la nature. »

Adam a déclaré qu'il n'entendait plus être accompagné par Rongin dans ses promenades, qu'il voulait aller seul, qu'il était assez grand pour ne point se perdre.

Rongin a repris son poste à la porte ; il n'ose plus parler de sa naissance depuis sa rencontre avec le vieux soldat. Cependant Adam n'a pas dit un mot de cette aventure

chez son père, et cette discrétion, que ne connaissent pas toujours les hommes policiés, prouve que le sentiment de ce qui est bien est en effet un don de la nature.

Chaque jour Adam cherche quelque nouvel amusement pour tuer le temps, qui passe bien moins vite pour lui que pour son cousin. Pour le satisfaire, son père lui a acheté un cheval; le jeune homme parcourt au grand galop les campagnes environnantes: les fossés, les haies, les barrières, sont lestement franchis par le jeune cavalier. Souvent, pour abréger une route qui lui semble trop longue, il coupe à travers champs, et galope sur les haricots, les fèves ou les pommes de terre du laboureur. Les paysans crient après le cavalier; Adam leur rit au nez, et continue sa course; mais comme il est connu dans le pays, les villageois savent à qui ils doivent s'adresser pour obtenir réparation du dégât que le jeune homme fait dans leurs propriétés. C'est chez M. Adrien que les laboureurs vont se plaindre; il se passe rarement un

jour sans qu'il s'en présente quelques-uns, tenant à la main les légumes foulés ou les plantes mutilées par le cheval d'Adam.

M. Adrien paie sans murmurer l'estimation du dommage causé par monsieur son fils. « Est-ce qu'il ne pourrait pas se contenter de trotter sur les routes ? » disent les paysans. — « Ça viendra, » répond le papa en souriant ; « il paraît qu'il trouve plus naturel de galoper partout. Mais il faut convenir que ce gaillard-là monte joyeusement à cheval. »

Adam a voulu pêcher ; mais cette occupation demande trop de tranquillité, de patience ; et après s'être fait acheter des filets, des lignes, des hameçons et tout l'attirail d'un pêcheur, Adam a donné cela à l'un des fils de Catherine, à la suite d'une éance d'une heure devant la rivière, pensant laquelle il n'avait pas attrapé un joujon.

Un jour, Adam rencontre des chasseurs ; aussitôt son cœur bondit de joie, l'espérance d'un nouveau plaisir brille dans ses

yeux, et il retourne au grand galop chez son père, devant lequel il se présente en s'écriant : « Je veux absolument un fusil, » je veux chasser.... Oh ! ce doit être bien » amusant !

» — La chasse est dans la nature, répond » M. Adrien, car les sauvages sont bien plus » fins chasseurs que les hommes civilisés; la chasse est d'ailleurs un amusement noble et fortifiant. C'est le plaisir des rois, ce fut de tout temps le délassement des guerriers.

» — Alors, mon père, donnez-moi donc » un fusil, répond l'impatient jeune homme.

» — Tu en auras un demain.... mais il faut » apprendre à t'en servir.... — Oh ! je » saurai ça tout de suite... un petit mou- » vement du doigt!... n'est-ce pas une belle » malice?... — Il te faudra un chien pour » pour dépister le gibier, pour courir après.

» — Je ne veux pas de chien, je saurai » bien voir le gibier moi-même, et le ra- » masser quand je l'aurai tué. — Je t'aurai » aussi une permission de chasse. — Je n'ai

» pas besoin de permission ; que j'aie un  
» fusil, et cela me suffira.

» — Il est étonnant ! « se dit M. Adrien  
en regardant son fils s'éloigner. « Il sait tout  
» sans rien apprendre !.... N'ai-je pas eu rai-  
» son de laisser agir la nature ?

Le lendemain, Adam a un fusil, de la poudre, du petit plomb, et il se met en course, plus joyeux qu'il ne l'a encore été.

Il court la campagne en cherchant du gibier, mais le gibier ne se montre pas. Une nuée d'oiseaux passe au dessus de sa tête, il tire son coup de fusil et les oiseaux se sauvent.

Qu'est-ce que cela signifie ? se dit Adam,  
» j'ai tiré sur une douzaine d'oiseaux, et il  
» n'en est pas tombé un seul ! C'est que pro-  
» bablement je ne mets pas assez de plomb  
» dans mon fusil. »

Le jeune homme bourre de nouveau le canon de son arme ; il met dedans six charges de plomb, et regarde en l'air ; une nuée d'oiseaux, passe encore, Adam tire ; son fusil crève, et un éclat lui emporte un morceau de la joue droite.

Adam jure, d'abord de colère, ensuite de souffrance ; il porte sa main à sa joue, et la retire couverte de sang. « Il me paraît que cette fois j'ai attrapé quelque chose, » se dit-il, et, ramassant les débris de son fusil, il retourne à la demeure paternelle en tenant son mouchoir sur sa figure.

En voyant le jeune chasseur revenir tout ensanglanté, M. Adrien fait un saut sur son fauteuil, madame pousse un cri et demande du vinaigre, Tourterelle tire son mouchoir qu'il porte à ses yeux, et Rongin s'écrie : « Il est blessé mortellement.

— Eh non ! ce n'est rien, dit Adam, une petite entaille à la joue : mais ça se fermera, et je ne mettrai pas à l'avenir tant de plomb dans mon fusil, afin qu'il ne crève plus.

— Une petite entaille ! dit Tourterelle en regardant la blessure d'Adam. Ah ! mon cher ami, je crains bien que vous n'en ayez la marque toute votre vie.... Et à la joue, cela se verra !—C'est

» égal, dès que ça sera guéri, je retournerai chasser.

» — C'est un Achille pour le courage !  
» dit M. Adrien. — Oui, mais ce n'est pas  
» un Méléagre pour la chasse, » répond  
» Tourterelle.

Au bout de huit jours, la blessure est cicatrisée, on a fait venir de Paris un autre fusil, et Adam se remet en course. Il bat la forêt, les bois, depuis le matin jusqu'au soir, sans pouvoir parvenir à tuer un lièvre; le gibier semble se moquer du jeune chasseur, et celui-ci est furieux de ne prendre, et de rentrer toujours au logis avec une carnassière vide.

Il s'arrête un matin devant la maison d'un paysan; la cour est ouverte: des canards, des oies, des poules s'y promènent paisiblement: « Parbleu ! je tuerai quelque chose, » s'écrie Adam; et aussitôt il braque son fusil sur la basse-cour. Le coup part: une oie, un canard et deux poules sont tombés. Adam est enchanté, il court ramasser ses victimes et les mettre dans sa carnassière.

Mais au bruit du coup de fusil, les habitans de la maisonnette sont accourus. Ils trouvent le jeune chasseur faisant tous ses efforts pour faire entrer l'oie auprès des poules et du canard.

Les paysans sont stupéfaits ; le sang qui est répandu dans la cour prouve le délit que l'on vient de commettre. Adam, qui ne ment jamais, ne cherche pas à le nier ; il regarde paisiblement les villageois, en continuant de pousser l'oie dans sa carnassière

« C'est vous qui avez tué nos bêtes ? » s'écrie un vieux paysan en s'avançant le point levé sur Adam.

» — Oui, c'est moi... Quatre d'un coup...  
» ce n'est pas trop maladroit pour un dé-  
» butant : hein ? — Quatre !... Il en a tué  
» quatre, Marianne !.... — Oh ! les voilà !  
» je n'ai pas envie d'en compter moins qu'il  
» n'y en a. — Morguienne !... il nous dit  
» ça tranquillement encore. Et de queu-  
» droit tirez-vous sur not' propriété ? —  
» Je chasse depuis ce matin sans rien tuer...  
» Ma foi ! en passant devant votre maison,

» je n'ai pu résister au désir d'abattre quelques pièces ! — Est-ce qu'on chasse dans les maisons à présent ?... Et si j' vous donnions une bonne râclée, moi ! — Alors je vous rosserais avec la crosse de mon fusil. »

Le paysan s'arrête; l'air décidé du jeune homme lui impose. Pour le calmer tout-à-fait Adam se hâte d'ajouter :

« Est-ce que vous croyez que je veux vous faire tort de vos bêtes ?... Oh ! soyez tranquille, on vous les paiera et tout ce que vous en demanderez... mon père est chez nous pour ça !... moi, je n'emporte jamais d'argent. Mais venez vite, et dépechons-nous d'arriver; il me tarde de montrer le résultat de ma chasse. »

La promesse d'être bien payé a clos la bouche au paysan, il suit Adam chez son père. Le jeune homme court dans le salon où tout le monde est rassemblé, il montre fièrement ce qui est dans sa carnassière, en disant :

« Voyez ! on ne dira plus que je ne sais pas chasser ! »

Le papa est émerveillé ; Tourterelle ouvre le plus possible ses petits yeux ; et quelques personnes de Gisors qui sont alors chez M. Adrien se mettent à rire.

» C'est singulier, dit Tourterelle, voilà  
» du gibier qui ressemble bien à des pou-  
» les. — Ce sont des poules aussi, avec  
» une oie et un canard. — Est-ce que ces  
» animaux-là vont dans les forêts à présent ?  
» — Eh non ! j'ai tué tout cela dans une  
» cour..... les quatre d'un coup ! — Le ca-  
» nard est mort de peur, » dit Rongin.

Le paysan qui se présente pour recevoir le montant du gibier achève d'expliquer l'affaire. M. Adrien paie très-grassement cet exploit de son fils, et on fait porter le gibier à la cuisine.

Le lendemain, Adam se remet en chasse, mais comme il n'a pas voulu de chien, c'est toujours en vain qu'il bat les bois et les bruyères, il s'en venge sur les animaux domestiques qui se trouvent sur son chemin. Pendant un mois, le jeune chasseur revient au logis avec des lapins, des oies,

des canards tués dans des fermes ; les paysans, qui savent qu'ils seront bien payés, laissent faire le jeune homme et vont présenter leur mémoire à son père.

La cuisine est encombrée de cette nouvelle espèce de gibier, et les habitans de la maison ne peuvent suffire à manger le produit de la chasse qui coûte un peu cher à M. Adrien.

Cependant Adam se lasse de ne tuer que de pauvres bêtes qui se laissent abattre si facilement ; il cherche quelque chose de mieux, pour figurer sur la table de ses parents. En passant devant une petite ferme, il aperçoit un pourceau qui est sorti de son étable et se promène en grognant dans une cour où il n'y a personne ; le jeune chasseur vise l'animal, en disant :

« Cette fois nous allons manger du lard...  
» cela pourrait même passer pour du sanglier, car on dit que cela y ressemble  
» beaucoup. »

Il a tiré ; l'animal n'est blessé que légèrement ; il fait des grognemens horribles, et rentre en courant dans son étable.

« Tu as beau faire, » dit Adam en rechargeant son fusil, « tu ne m'échapperas pas... je ne t'aurai pas blessé pour rien. »

Le jeune homme pénètre dans la cour, et s'approche de l'entrée de l'étable, où il fait très-noir. Quelque chose remue dans le fond.

« C'est mon sanglier, » se dit Adam, et aussitôt il tire à l'aveuglette.

Bientôt des cris affreux frappent son oreille, mais c'est autre chose que les grognemens du pourceau. Adam distingue des plaintes, des gémissemens, et il frémit en entendant ces mots : « J'suis une fille perdue... on m'a tuée!... Ah! on m'a tuée, c'est sûr! »

Personne n'était encore venue de la maison, parce que, habitués à la manière de chasser du fils de M. Adrien, les paysans ne s'en effraient plus; et sachant que le jeune homme était incapable de leur faire du tort, ils attendaient souvent qu'il vînt lui-même leur montrer ce qu'il avait tué.

Cette fois c'est Adam qui appelle à grands

cris les habitans de la ferme, et qui demande du secours. Les garçons de ferme, le maître de la maison et cinq enfans arrivent aux cris d'Adam, qui leur montre l'entrée de l'étable et leur dit en pleurant :

« Allez voir là-dedans... je n'ose pas y entrer... ça me fait trop de peine... J'ai voulu chasser un cochon... et je crois que j'ai tué quelqu'un d'autre !... »

On entre dans l'étable et on en ramène une jeune fille de basse-cour dont la figure est ensanglantée et qui crie à tue-tête qu'elle est morte.

« C'est Jacqueleine ! disent les paysans. Ah ! morgué, elle est blessée... Vous l'auriez prise pour un porc !... C'te pauvre fille ! elle allait se marier dans huit jours ! »

On a fait asseoir Jacqueleine, on lui lave le visage, on examine sa blessure... Un grain de plomb lui a frappé l'œil gauche, et la pauvre fille est devenue borgne. Adam est désolé, il s'arrache les cheveux, Jacqueleine pleure de l'œil qui lui reste, et les paysans disent :

» Elle n'a plus qu'un œil... Bastien ne voudra plus l'épouser.

» Est-ce que ça ne peut pas se guérir ? » demande Adam. — Oh ! non. Un œil crevé, ça ne repousse plus. »

Un des garçons de ferme a été chercher le prétendu de Jacqueleine, qui est à labourer dans le voisinage. Bastien arrive ; en voyant sa prétendue, il fait la grimace, recule, et s'écrie : « Oh ! ma fine ! je n't'épouserai plus !... t'es trop laide comme ça. » Et Jacqueleine recommence à pousser les hauts cris en disant : « Je veux qu'on me rende mon œil ! »

Adam, qui a déjà remarqué que toutes les douleurs s'apaisaient avec de l'argent, dit à la pauvre fille : « Venez avec moi chez mon père, il est riche, il ne vous rendra pas votre œil, mais il vous le paiera tout ce que vous voudrez. »

On n'avait rien de mieux à faire que d'accepter cette proposition. Jacqueleine tient son mouchoir sur sa blessure, Bastien lui donne le bras en disant : « Si on te paie ton

» œil, c'est différent, j'veux ben encore  
» t'épouser... Mais il faut le faire payer ben  
» cher, parce qu'un œil c'est sans prix. »

Les habitans de la ferme se joignent au couple, pour savoir quel sera le résultat de cet événement, et Adam arrive chez son père suivi de cette troupe de paysans, qui s'est grossie en route de tous ceux que l'on a rencontrés.

A l'aspect de cette foule de villageois qui accompagnent le jeune chasseur, Rongin promène des regards curieux sur tous les visages, en se disant : « Que diable a-t-il donc tué aujourd'hui ?... est-ce qu'il a pris tous ces gens-là pour des oies ? »

Adam se rend au salon où est rassemblée sa famille, mais ce n'est plus en conquérant qu'il se présente, c'est

« L'œil morne maintenant, et la tête baissée. »

Et la vue des paysans qui accompagnent le jeune homme achève de répandre l'alarme parmi la société.

« Qu'y a-t-il donc ? » demande M. Adrien qu'un accès de goutte retient alors sur son fauteuil. « Est-ce que tu as tué une louve ? » Est-ce que ces paysans l'ont apportée ici ?..

» — Non, mon père, ce n'est pas sur une louve que j'ai tirée, » répond Adam tristement, et il pousse Jacqueleine devant lui en ajoutant : « Voilà ce que j'ai attrapé aujourd'hui, mais ce n'était pas ce que je visais !... »

Jacqueleine s'avance, elle ôte son mouchoir de dessus sa blessure en disant : « Vot' jeune homme m'a perdu un œil. »

Un mouvement général s'opère dans la société, et madame Adrien tourne vivement la tête : « Cachez cela, cachez cela, jeune fille... Cela me fait mal à voir.

» — Ca m'a fait ben pus de mal à sentir, » répond Jacqueleine, et c't œil de moins sera peut-être cause que je ne me marierons plus.

» — Ah ! dame, dit Bastien, il est sûr qu'un œil de moins, c'est queuque chose dans un ménage !...

» — Jacqueleine n'était déjà pas trop belle, dit un des paysans, qui veut se mêler d'arranger l'affaire. « A présent, dame ! c'est qu'elle est presque à faire sauver !... »

Ces paroles ajoutent à la douleur de la fille de basse-cour ; elle recommence à pleurer ; alors Adam s'approche avec impatience de son père et lui dit : « Donnez-lui donc de l'argent pour la consoler.

» — Oui, je crois bien qu'il faut donner de l'argent, » dit à demi-voix M. Adrien, mais ceci me coûtera plus cher que les canards et les poules !... Voyons, jeune fille... entendons-nous... Mon fils vous a rendue borgne... Ce n'était certainement pas son intention... N'est-ce pas, Adam ?

» — Parbleu !... je croyais tirer sur un cochon... Mais il faisait si noir dans l'étable !... — Il est certain, dit Tourterelle, que, si l'on avait soin d'avoir de la lumière dans les étables, ces quiproquo n'arriveraient pas.

» — De la lumière dans l'étable !... dit le

» fermier. Ah ben ! en v'là d'une bonne !...  
 » ça serait pour mettre le feu à la maison  
 » apparemment... Il n'est pas malin, le gros  
 » petit bourgeois !

» — Terminons, » reprend gravement  
 M. Adrien ; « à combien estimatez-vous votre  
 » œil, jeune fille ? »

Jacqueleine s'approche de Bastien et lui  
 dit à l'oreille : « Comben que mon œil valait  
 » approchant ?

» — Attends, attends, » répond tout bas  
 Bastien ; « faut voir c' que l'bourgeois en  
 » offrira d'abord, et puis nous le pousserons.

» — Un œil de moins, c'est que ça se  
 » voit ! » dit le paysan qui a déjà parlé. Et  
 » Jacqueleine est si laide à c' t' heure...

» — Taisez-vous, dit M. Adrien, ce n'est  
 » pas vous qui êtes blessé. Voyons, jeune  
 » fille... Vous ne dites rien... Tenez, je  
 » veux généreusement réparer le malheur  
 » qui vous est arrivé ; je vous offre cent  
 » écus !... »

Jacqueleine regarde Bastien qui hausse  
 les épaules en murmurant : « Allez donc

» chercher un œil pour cent écus ! vous au-  
» rez que que chose de beau !...

» — C'est pas assez ! dit la blessée. — Eh  
» bien... cinq cents francs ? »

Jacqueleine regarde encore Bastien, et  
répond : « C'est pas assez.

» — Comment ! ce n'est pas assez de cinq  
» cents francs !... il me semble que c'est  
» pourtant raisonnable !...

» — Ah ! monsieur, dit Bastien, c'est que  
» l'œil qu'on lui a perdu était si beau !...  
» — Je vois bien par l'autre, ce qu'était  
» celui-là. — Oh ! non, monsieur ! Ce n'est  
» pas la même chose... son œil défunt était  
» ben pus grand !... ben pus noir !... —  
» Alors elle louchait donc ? — Ah ! que  
» non !... ça n'en faisait que mieux au con-  
» traire... et c'était toujours avec c't œil-là  
» qu'elle faisait des conquêtes et qu'elle  
» souriait au monde ; tandis que le petit  
» qui lui reste, alle ne l'ouvrait presque  
» jamais !

» — J'aurais bien voulu la voir avec ses  
» deux yeux, dit tout bas Tourterelle.

» — Eh bien ! je donnerai six cents francs, »  
reprend M. Adrien.

« Veux-tu m'épouser pour six cents  
» francs ? » dit Jacqueleine à Bastien. —  
« Non, c'est pas assez. — Sept cents... —  
» C'est pas assez. — Huit. — C'est encore  
» trop peu. — Eh ! morbleu, que voulez-  
» vous donc ? — Ma fine... pour que j'é-  
» pouse Jacqueleine à présent qu'elle est  
» borgne, il faut qu'elle ait au moins  
» quinze cents francs !

» — Oui, oui, » dit le paysan qui veut  
toujours parler, « et encore il y a ben des  
» garçons qui n'en voudraient pas à ce prix-  
» là... Alle est si défigurée !

« — Quinze cents francs ! » murmure  
M. Adrien en poussant un profond soupir.

« Cette grosse fille n'a jamais valu le quart  
» de cette somme, » dit Céleste en regardant  
Tourterelle.

» — Oui, i'm' faut quinze cents francs,  
» reprend Jacqueleine, ou ben j'allons  
» tout de suite porter plainte chez mon-  
» sieur le maire.

» — Donnez-lui donc son argent , et  
» qu'elle ne pleure plus , dit Adam ; est-  
» ce qu'on doit marchander quand on a  
» fait du mal à quelqu'un ?...

» — Excellent naturel ! » dit M. Adrien  
en regardant son fils. « Tu ne tiens pas à  
» l'argent !... mais un jour tu sauras que...  
» — Allons , mon père , ce n'est pas un  
» jour , c'est tout de suite qu'il faut payer  
» cette pauvre fille. »

M. Adrien se fait apporter son porte-  
feuille. Il en tire la somme demandée , en  
murmurant : « Voilà une chasse qui me  
» coûte un peu cher. » Jacqueleine reçoit  
les quinze cents francs , elle salut la compa-  
gnie , tous les paysans en font autant , puis  
ils s'éloignent. Bastien tient le bras de sa  
future , à laquelle il dit en chemin : « J'al-  
» lons nous marier ben vite !... J' t'assure  
» que j't'aime tout autant avec un œil...  
» J'taurions épousée tout d'même sans  
» c't argent , mais pisque tu l'as ça n'peut  
» pas nuire. »

Et les autres payans se disent entre eux :

« Est-elle heureuse, c'te Jacqueleine !... la  
» v'là riche à c't'heure... Gn'y a ben de  
» nos filles qui voudraient qu'i' leur en ar-  
» rivât autant. »

Adam a suivi les villageois jusqu'à la grille ; lorsqu'ils sont éloignés , il jette avec force son fusil au milieu de la cour , en di-  
sant : « C'est fini , je ne chasserai plus. »

Et Rongin se frotte alors les mains en  
murmurant : « Tant mieux... nous ne se-  
» rons pas alors obligés de ne manger que  
» des poules et des oies. »

---

---

**CHAPITRE V.**

Premières amours d'Adam.

Le temps arrivait où le travail, l'étude des arts et les simples jeux de l'adolescence ne suffiraient pas pour charmer Edmond, où les courses dans les bois, les promenades à cheval, et les folies chez sa nourrice ne contenteraient plus Adam. Les deux cousins avaient dix-sept ans ; un autre sentiment plus impérieux, plus vif que tous les autres, devait bientôt s'emparer de leur cœur ; ils commençaient à ne plus regarder les femmes avec indifférence.

Libre de porter ses pas partout où bon lui semblait, n'ayant ni surveillant ni compagnon, c'était vers les demeures où il

avait aperçu quelque jolie paysanne, qu'Adam se dirigeait le plus volontiers, sans trop se rendre encore raison du motif qui le poussait de ce côté de préférence à un autre. L'élève de la nature renournait au bord du ruisseau devant lequel, la veille, il avait aperçu une jeune fille laver son linge ; il s'arrêtait devant la ferme où un petit minois agaçant battait du beurre ou triait des graines, et il passait par le chemin où il avait vu une jolie villageoise travailler aux champs.

Près d'une jeune fille, Adam trouvait que le temps passait plus vite qu'à galoper et à chasser les poules. Il ne se lassait pas de considérer un minois de vingt ans, et cependant il gardait le silence avec les jeunes paysannes, devant lesquelles il semblait en contemplation.

Les beautés qui captivaient l'attention d'Adam étaient souvent hâlées et brûlées par le soleil ; leurs traits n'étaient pas fins, leurs pieds étaient gros, leurs mains rouges et calleuses ; mais c'étaient des femmes,

et elles produisaient sur le jeune homme le même effet que sur le petit page du comte *Almaviva*

Adam ne semblait pas déplaire aux rustiques beautés qui faisaient battre son cœur ; il était grand, fort, bien bâti ; ses yeux étaient vifs et francs ; son sourire respirait la gaîté ; ses dents étaient blanches et belles, une forêt de cheveux blonds ombrageait son front ; l'art n'avait point participé à sa coiffure ; mais ces boucles qui voltigeaient au gré du vent, cette touffe épaisse que sa main rejettait incessamment en arrière, ajoutaient encore à l'expression piquante de sa physionomie, qui n'était ni noble ni commune ; mais qui était fort originale, et à laquelle la cicatrice empreinte sur sa joue droite donnait encore plus de singularité.

Les jeunes paysannes n'étaient donc pas fâchées lorsque le fils de M. Adrien se promenait de leur côté, elles ne se formalisaient pas de le voir s'arrêter devant elles ; car le jeune homme était mis comme les gens de la ville, et cependant il n'y avait

dans son regard, dans ses manières, rien qui annonçât la fierté : il parlait au villageois comme à ses égaux, et ces manières lui gagnaient l'amitié des paysans, car l'homme de la nature est celui qui supporte le moins le mépris.

Catherine, qui avait de l'expérience, s'était aperçue la première de l'effet que la présence d'une jeune fille produisait sur celui qu'elle avait nourri. Catherine avait deux filles : Suzanne, qui avait trois ans de plus qu'Adam, et Nanette, qui était sa sœur de lait. Suzanne n'était pas jolie, mais elle était grasse, fraîche et réjouie comme l'avait été sa mère ; Nanette était plus timide, mais elle avait de fort jolis yeux.

Ce n'était plus avec Nicolas, Fanfan et Pierre que M. Adam aimait à jouer, c'était avec Suzanne et Nanette. Il courait avec la première, la poussait la faisait tomber sur le gazon, se roulait auprès d'elle, l'empêchait de se relever. Et alors les éclats de rire prouvaient tout le plaisir que l'on goûtait dans de pareils jeux. Avec Nanette,

Adam était plus tranquille, mais il aimait à la suivre dans l'étable, dans l'écurie, dans la grange ; dans tous les endroits où il faisait noir Adam accompagnait Nanette, afin, disait-il, qu'elle n'eût pas peur.

Jean-Claude trouvait tout naturel que le fils de son maître, qui lui faisait l'honneur de venir manger ses galettes et boire son vin, aimât à jouer avec ses deux filles. Mais Catherine, qui se souvenait de sa jeunesse, commençait à craindre que cet honneur-là ne devînt dangereux ; cependant elle n'osait pas dire à Adam de ne plus venir à la ferme, ni lui défendre de jouer avec ses filles. Mais ayant un jour trouvé le jeune homme et Suzanne presque cachés sous une meule de foin, et s'apercevant que Nanette revenait rouge comme une cerise, lorsqu'elle quittait son frère de lait, Catherine se promit de ne plus quitter ses filles lorsqu'Adam viendrait à la ferme.

Le jeune homme, qui était plus entreprenant avec les filles de Jean-Claude qu'avec les villageoises qu'il rencontrait sur

son chemin, ne tarda pas à retourner chez ses amis de Bazincourt. Il fit la grimace en voyant Catherine assise auprès de ses filles. Mais au bout d'un moment, il dit à Suzanne :

« Viens donc avec moi cueillir des fleurs dans le grand pré. — Suzanne n'a pas le temps, dit Catherine ; il faut qu'elle couse. Si vous voulez aller au grand pré, vous y trouverez not' homme. »

Adam ne se souciait pas de la société de Jean-Claude ; il fait la moue et reste. Un moment après, il propose à Nanette d'aller ranger de la paille dans la grange.

« Il faut que Nanette file, répond Catherine ; mais si ça vous amuse de ranger la paille, allez, mon garçon ; ne vous gênez pas.

— Ça ne m'amuse pas tout seul, » dit Adam en frappant du pied avec impatience. Et le jeune homme s'éloigne avec humeur de la ferme, se flattant qu'une autre fois il sera plus heureux. Mais il n'en est rien : chaque fois qu'il retourne chez Jean-

Claude, Catherine est là, près de ses deux filles

La nourrice le comble toujours d'amitié; le petit vin, le flan, les galettes, le laitage, lui sont offerts en abondance, mais on ne laisse plus Suzanne et Nanette jouer seules avec lui.

Cette conduite produit l'effet que Catherine espérait; Adam se lasse de venir voir coudre et filer les jeunes filles. Il dirige ses pas d'un autre côté. « Toutes les jeunes » paysannes n'ont pas leur mère auprès » d'elles se dit-il; j'en trouverai d'autres » avec qui je pourrai jouer et me rouler » sur les meules de foin. »

L'élève de la nature n'est pas d'humeur à regarder long-temps les villageoises sans oser leur parler. Les petits jeux avec Suzanne et Nanette l'ont mis en goût, et lui ont appris qu'auprès d'une jolie femme on peut faire mieux que de rester en contemplation.

Adam n'a aucun projet de séduction, il ne sait pas encore ce que c'est que faire

la cour, tromper, trahir ; mais il cherche le bonheur, et son cœur lui dit que maintenant ce n'est qu'auprès d'une femme qu'il pourra le rencontrer.

Pour plaire à une fille de campagne, les dons de la nature sont suffisans ; quoique n'ayant presque rien appris, Adam, élevé dans la société des gens du monde, devait avoir d'autres manières que les villageois. Les filles des champs ont des yeux et de la vanité tout comme celles de la ville ; les beautés champêtres étaient flattées de causer avec le *jeune monsieur*, c'est ainsi qu'elles appelaient Adam ; et la comparaison qu'elles faisaient de lui à leurs lourdauds amoureux n'était pas à l'avantage de ces derniers. Avec une paysanne on fait vite connaissance, surtout lorsque c'est au milieu des champs que l'on entame l'entretien. Le jeune homme ne tarde pas à oublier Suzanne et Nanette ; d'autres beautés rient avec lui, et celles-là n'ont pas toujours quelqu'un pour les garder. Adam se présente avec tant de franchise, de

gaîté, qu'il n'inspire d'abord aucune défiance. C'est encore un enfant qui ne veut que jouer et lutiner les jeunes filles, lui-même n'a pas d'autres projets; mais entre garçon et fille de dix-sept ans, il n'est pas prudent de rire sans témoin; et les arbres qui les entourent, le feuillage qui les couvre semblent, en les protégeant contre les regards indiscrets, vouloir leur inspirer de plus tendres pensées.

La conduite d'Adam ne tarde pas à répandre l'alarme dans les environs. Comme c'est avec les plus jolies paysannes que le jeune homme cherche à jouer de préférence, les villageois qui leur faisaient la cour sont furieux contre le fils de monsieur Adrien. Les paysans ne se soucient point que l'on fasse l'aimable avec celles qu'ils comptent épouser; les amans se querellent, se brouillent, plusieurs mariages sont rompus, et c'est Adam qui en est cause. Les amoureux se plaignent aux parents, ceux-ci grondent leurs filles, et leur défendent de parler au jeune enjôleur,

c'est ainsi que l'on commence à désigner Adam. Mais les paysans ne restent pas près de leurs filles pour faire respecter leur défense, et le jeune homme est souvent là pour la faire oublier.

Le désordre devient si grand que les villageois prennent le parti d'aller se plaindre à M. Adrien de la conduite de son fils.

« Monsieur Adam dérange toutes nos filles, » dit un vieux laboureur, en se présentant devant M. Adrien. « A c't' heure gn'y a pus moyen de les tenir à la maison.... Drès qu'il est jour, elles courent aux champs ; mais le soir elles reviennent sans avoir rien fait, parce qu'elles passent leur temps à batifoler avec vot' garçon.

— Cela ne me regarde pas ! répond gravement M. Adrien en ouvrant sa tabatière. « C'est à vous de veiller sur vos filles ; ne voudriez-vous pas que j'empêchasse mon fils d'aller se promener ?

— On a vu monsieur Adam embrasser Manon dans le petit bois, » dit un jeune

laboureur en se présentant la larme à l'œil chez M. Adrien. — « Eh bien après ? Que veux-tu que j'y fasse ? répond le papa. » Mon fils est assez joli garçon pour qu'une jeune fille trouve du plaisir à se laisser embrasser par lui. Et si mademoiselle Manon a été embrassée, c'est que cela lui a convenu apparemment ? — Mais moi qui voulais l'épouser... Croyez-vous que ça me convienne de voir vot' fils pour suivre comme ça c'te fille ? — Tous les jours une fille se fait embrasser, et ça ne l'empêche pas de se marier après. Au reste, n'épousez pas Manon, ou épousez-la... cela m'est fort indifférent.

— Monsieur, dit une vieille paysanne en allant à son tour trouver M. Adrien : « Vot' garçon a passé par dessus la haie de notre clos pour aller chiffonner ma petite Marguerite, à qui j'avions défendu de sortir. — Si mon fils a brisé votre haie, je dois payer le dégât, c'est trop juste, répond le papa en fouillant à sa poche.

— Eh morgué, monsieur, ce n'est pas pour ce qu'il a fait à la haie que je venons me plaindre, reprend la vieille, mais c'est pour ce qu'il fait à ma fille. — Alors c'est différent, ça ne me regarde plus. — Vot' sieu est pis qu'un démon, il saute après nos filles comme un loup après les moutons..... Drès qu'il en voit une un brin gentille, crac!.... le v'la là-ché... il court après, et gn'y a pus moyen de l'arrêter. — Enfermez vos filles, mon Adam ne courra pas après. — Est-ce que je pouvons tenir nos filles sous clef, quand il y a à travailler au champ ? j'avons pas de domestiques nous autres, c'est nous et nos enfans qui faisons la besogne..... encore si vot' sieu ne faisait que rire avec Marguerite, mais c'est qu'il la pince, c'est qu'il l'embrasse !..... c'est qu'il..... qu' ça fait trembler ! — Que voulez-vous ? Adam aime le sexe..... Ce n'est pas moi qui lui ai enseigné comment on plaisait aux femmes, c'est la nature. — Ah! jarni! queu nature il vous

» a !... Qu'il ne saute plus par dessus not'  
» haie toujours, parce que not' garçon de  
» labour le recevra avec une gaule, pour  
» lui calmer un peu son naturel. »

Loin de gronder Adam, M. Adrien semble fier de son fils. « Ce gaillard-là trouve moyen de plaire à toutes les femmes, » dit-il à Tourterelle. Et le petit homme, qui ne peut plus plaire à aucune, répond en soupirant : « C'est un garçon bien heureux !

» — Il paraît que l'enfant de la nature devient un bien mauvais sujet, dit Rongin; il fait maintenant la chasse aux jeunes filles, comme il la faisait aux poules et aux canards..... Ça deviendra du joli... »

Mais le concierge fait ses réflexions tout bas, car un regard d'Adam lui fait baisser les yeux; et il n'ose plus mettre le pied hors de la maison, tant il a peur de rencontrer encore l'invalid Dumont.

M. Rémonville, qui entend aussi parler des prouesses de son neveu, essaie de faire

quelques représentations à son frère, et lui dit que la conduite du jeune homme finira par être cause de quelque événement fâcheux. Mais les avis de M. Rémonville sont encore mal reçus :

« Mêlez - vous de votre fils, dit monsieur Adrien, et laissez-moi m'occuper du mien — Il me semble, mon frère, que vous ne vous en occupez pas du tout. — C'est mon affaire... Vous êtes fâché de ce que mon Adam fait partout des conquêtes.... de ce qu'il ne peut pas se montrer à une jeune fille sans lui tourner la tête!... — Non, mon frère!... Mais je tremble pour ce jeune homme, pour vous, des suites que peuvent avoir ses folies.... — Prenez plutôt garde à votre Edmond.... C'est un sage, un Caton, à ce qu'on dit!... Mais ce sont ceux-là qui font les plus grandes sottises quand ils se mettent en train. — Mon Edmond n'est pas un pédant!.... Il est raisonnable, voilà tout : entre un Caton et un fou, est-ce qu'il n'y a pas de milieu? — Le

» milieu c'est la nature qui nous l'indique,  
» et mon Adam est sur la voie. — Mais s'il  
» devient amoureux d'une paysanne ? — Il  
» l'est de toutes celles qui sont jolies; ce  
» n'est pas dangereux. — S'il leur fait des  
» enfans ? — C'est à elles à se défendre. —  
» Si, pour se venger, les parens, les amou-  
» reux de ces jeunes filles donnaient quel-  
» ques mauvais coups à votre fils ? —  
» Adam est fort comme un turc, il les ros-  
» serait tous. »

Ce que M. Rémonville a prévu, ne tarde pas à se réaliser : en jouant sur l'herbe, en se roulant sur les meules de foin avec les fillettes des environs, Adam cède probablement aux invitations de la nature. Bientôt quelques corsets deviennent trop étroits, quelques ceintures trop courtes. De là grand scandale dans les villages, et nouvelles plaintes à M. Adrien, qui, pour apaiser les clamours, est obligé d'ouvrir sa cassette. Comme les réclamations deviennent fréquentes, il commence à trouver que son fils laisse un peu trop agir la nature.

Mais, comment contenir un jeune homme de dix-huit ans, que l'on a toujours laissé maître de faire toutes ses volontés ? monsieur Adrien n'ose pas se plaindre tout haut ; il tremblerait que cela n'arrivât aux oreilles de son frère. Tous les matins il dit à Rongin de lui envoyer son fils ; et tous les matins, il attend en vain Adam, qui a dans les environs des rendez-vous trop intéressans pour se rendre à ceux de son père.

Un jour, M. Adrien, oubliant les douleurs que lui cause sa goutte, se lève avant l'aurore et parvient à la chambre de son fils avant que celui-ci ne soit sorti.

Adam fait un mouvement de surprise en voyant son père ; puis il court l'embrasser, et, en le serrant dans ses bras, il marche sur son pied goutteux. Le papa pousse un cri, jure comme un damné, et se jette dans un fauteuil. Adam veut aller chercher du secours, mais son père le retient :

« Ce n'est rien, » dit M. Adrien en dissimulant sa souffrance ; « reste, mon

» cher Adam... j'ai à causer avec toi. —  
» Ah ! papa, que ça ne soit pas trop long,  
» s'il vous plaît, car on m'attend quelque  
» part... — On t'attend !... Mais on t'at-  
» tend donc tous les matins, car tu n'as  
» jamais le temps de venir me parler... —  
» Oui, papa.... Oh ! j'ai toujours cinq ou  
» six rendez-vous dans la journée... je  
» m'amuse joliment à présent !... — Tu  
» t'amuses... c'est très-bien; je suis fort  
» aise que tu t'amuses, mais pourquoi ne  
» te voit-on pas ici ?.. quand nous avons du  
» monde tu n'es jamais là !.. tu es un beau  
» garçon que je ne serais pas fâché de  
» montrer à nos connaissances de Gisors.  
» — Ah ! papa, je ne m'amuserais pas  
» avec vos connaissances !... — Tu crois...  
» essaie un peu de venir au salon rire et  
» causer avec nous. — Non, papa; je ne  
» veux pas essayer. »

M. Adrien visite sa tabatière, et dit au bout d'un moment : « Ah ! ça, mais.... » cependant..... si je t'ordonnais de venir au salon, de rester avec nous... — Je ne

• vous écouterais pas, papa, vous m'avez  
 • dit de ne jamais faire que mes volontés,  
 • et ma volonté est de sortir.

• — C'est juste, se dit M. Adrien en  
 • prenant sa prise, je lui ai dit cela... il  
 • ne s'écarte pas des principes que je lui  
 • ai inculqués, il n'est pas dans son tort.  
 • Mais enfin, mon fils, si tu t'amuses tant  
 • à courir les champs, ne pourrais-tu  
 • pas faire en sorte que tous ces manans  
 • des environs ne vinssent pas se plain-  
 • dre de toi.... hein?.... que réponds-tu  
 • à cela? •

M. Adrien attendait en vain une réponse. Il lève la tête, regarde dans la chambre, et s'aperçoit que son fils est parti. Alors, le papa, quittant avec peine le fauteuil où il était assis, reprend sa canne et regagne son appartement, en se disant :  
 • Il paraît que sa volonté n'était pas de  
 • m'écouter davantage!... Quelle vivacité!  
 • quelle pétulance!... C'est l'homme dans  
 • sa nature primitive. •

**CHAPITRE VI.**

Premières amours d'Edmond.

PENDANT qu'Adam fait l'amour avec les paysannes des alentours, Edmond accompagne ses parens à Gisors, ou dans les habitations voisines, dont les propriétaires font société avec M. Rémonville. Le jeune homme commence à chercher dans le monde autre chose que de l'instruction, de l'usage et de bonnes manières ; il ne sait pas bien encore ce qu'il désire ; mais il sent que les conversations graves des hommes, les parties de cartes des douairières, et même les petits jeux innocens des jeunes filles, ne suffisent plus pour le rendre heureux.

A Paris, Edmond eût déjà trouvé ce qu'il cherchait ; mais en province, une intrigue ne se noue pas si facilement, surtout lorsque c'est un novice qui cherche à la former. Dans les sociétés où Edmond se rendait avec ses parens, il y avait de jolies demoiselles, mais on veillait attentivement sur elles ; impossible de leur parler sans témoins, et alors comment dire de ces choses qu'en tête-à-tête on oserait à peine exprimer ; comment entamer une tendre conversation, lorsque des frères, des tantes ont les yeux sur vous ?.... Un roué, seul, saura braver les regards, et trouvera, au milieu du monde, le temps de faire une déclaration ; mais Edmond n'est pas un roué ! Il y a bien aussi, dans la société qu'il voit, de jolies dames qui ne sont pas surveillées comme les demoiselles ; malheureusement Edmond est timide !... il ne sait que regarder, que soupirer, et les dames, en province comme à Paris, s'ennuient bientôt près d'un jeune homme qui soupire toujours.

Edmond sortait quelquefois seul, soit pour se promener dans la campagne, soit pour aller à la ville. M. Rémonville sentait que son fils devenait d'un âge à pouvoir marcher sans mentor ; mais il avait eu soin de blâmer souvent devant Edmond la conduite déréglée de son cousin ; aussi Edmond fuyait-il Adam comme une dangereuse connaissance, et n'osait-il point adresser la parole aux jeunes paysannes qu'il rencontrait, quoique souvent il en eût envie.

En se rendant un jour à Gisors, pour une commission dont son père l'avait chargé, Edmond repassait dans sa mémoire les attraits des demoiselles qu'il connaissait, et cherchait celle à laquelle il donnerait la préférence, lorsqu'une jolie figure qu'il aperçoit à la fenêtre d'un rez-de-chaussée, lui fait sur-le-champ oublier toutes les autres.

Cette figure appartenait à une jeune personne qui paraissait avoir de dix-huit à vingt ans, et qui travaillait contre une fenêtre, dans une maison de modeste appa-

rence. Edmond a déjà plusieurs fois passé par cette rue, et il n'avait pas encore vu cette jeune personne ; elle ne se mettait donc pas à la fenêtre, car il y aurait fait attention. Comment ne point remarquer des cheveux bruns relevés avec grâce, des yeux qui paraissent très-beaux, quoiqu'on les tienne baissés sur son ouvrage, de jolies couleurs..... un petit menton rond, un bras potelé, un sein bien dessiné ? en voilà plus qu'il n'en faut pour enflammer un jeune homme de dix-huit ans.

Edmond a passé la fenêtre ; il s'est arrêté, il est revenu sur ses pas, il s'est arrêté encore. Il continue ce manège pendant dix minutes. Ce n'était pas mal pour un commençant ; il eût été difficile qu'on ne le remarquât pas, il ne passait que lui dans la rue ; la jeune personne a levé les yeux, elle a vu Edmond ; celui-ci l'a saluée, ce qui n'a rien d'extraordinaire en province, où tout le monde se salue. On lui a rendu sa politesse d'un air amical. Edmond a pu admirer des yeux noirs fort expressifs ; il

ne sait plus où il en est; il n'a jamais vu de femme si jolie.

Cependant il se rappelle qu'il n'est pas venu à Gisors pour se promener dans une rue. Il va s'acquitter de la commission de son père; mais il ne songe qu'à la charmante brune du rez-de-chaussée; il l'adore déjà... A dix-huit ans on adore tout de suite!... A vingt-cinq, on aime; à trente-six, on désire; à quarante, on réfléchit.

Avec une très-bonne éducation, on peut ne pas connaître le monde; c'est une nouvelle étude à faire quand on sort du collége. Edmond n'a pas été au collége, mais il n'a point quitté ses parens; il a vécu jusqu'alors dans un tout petit cercle; ses idées sur l'amour doivent être celles de toute ame brûlante qui n'a pas encore été trompée dix fois; c'est-à-dire que, pour lui, l'amour est le premier bien de la vie; qu'on doit tout sacrifier pour l'objet que l'on aime, que les promesses, les sermens qu'on lui fait sont sacrés. Cette manière d'envisager l'amour est pardonnable chez un novice;

avec beaucoup d'expérience, il y a des gens qui pensent encore ainsi, et qui n'en sont pas plus bêtes pour cela.

« Cette jeune personne est charmante, » se dit Edmond ; elle doit avoir toutes les » vertus, toutes les qualités !.... Je suis » sûr qu'elle a reçu une bonne éducation, » qu'elle est bien née ; cela se voit... rien » qu'à la manière dont elle m'a rendu mon » salut. Au reste, je saurai bientôt qui » elle est. »

Et, comme dans une petite ville où tout le monde se connaît, on obtient promptement les renseignemens qu'on désire, Edmond ne tarde pas à savoir que la jeune personne du rez-de-chaussée se nomme Agathe ; qu'elle a vingt ans, qu'elle est fille d'un épicier de Pontoise, qu'elle apprenait l'état de couturière ; mais que ses parens étant morts, elle est venue habiter avec madame Benoît, sa tante, ancienne mercière, qui s'est retirée avec quinze cents livres de rente qu'elle laissera un jour à sa nièce.

En écoutant ces détails, Edmond a plusieurs fois fait la grimace. La fille d'un épicier ! la nièce d'une mercière, qui se destinait à la couture ; tout cela s'accorde peu avec ce qu'on avait pensé. Mais, après tout, Agathe en est-elle moins jolie ? et un amoureux de dix-huit ans peut-il regarder au rang, aux distances, lorsqu'en vieillissant tant de gens les oublient ?

Edmond se sent moins timide en s'en retournant dans la rue où demeure Agathe, il pense qu'il ne lui sera pas difficile de faire connaissance, il se propose même d'entamer sur-le-champ l'entretien, si la demoiselle est encore à la fenêtre.

Agathe y est encore, Edmond s'avance ; mais quand il est près du rez-de-chaussée, ses genoux tremblent, son cœur bat plus vite, sa hardiesse s'évanouit ; c'est tout au plus s'il ose lever les yeux et regarder, à la dérobée, la jolie brune.

Il faut cependant retourner près de ses parents. Edmond quitte Gisors à regret, en se promettant d'y revenir bientôt.

Le lendemain il dit qu'il va se promener dans la campagne; mais la ville n'est qu'à un quart de lieue, et il a bientôt franchi cette distance. Il brûle de revoir celle dont il a rêvé toute la nuit, ou plutôt à qui il a pensé toute la nuit, car on ne dort guère quand on est nouvellement amoureux.

La demoiselle est contre sa fenêtre, comme la veille. Était-ce seulement pour prendre l'air, pour jouir de la vue, ou voulait-on savoir si le jeune homme de la veille passerait encore dans la rue? Edmond pouvait bien aussi avoir fait rêver mademoiselle Agathe. Il était joli garçon, avait l'air doux, distingué, et saluait d'une manière très-aimable.

Ce jour-là, Edmond ne salut que deux fois; le jour suivant, il salut quatre; ensuite il se permet de dire bonjour, de parler de la pluie, du beau temps; mais ses yeux disent tout autre chose, et mademoiselle Agathe semble répondre à leur langage. Au bout de huit jours, on a tout-à-fait lié connaissance; tout favorise les jeunes

gens : la rue est déserte, il n'y passe que fort peu de monde ; en face sont des jardins, ce qui vaut beaucoup mieux que des voisins ; et à l'heure où Edmond vient, la tante est toujours dans son appartement.

Encouragé par les doux regards d'Agathe, Edmond ose un jour prendre sa main et la presser tendrement ; on lui abandonne cette main qu'il trouve si jolie ; enfin le jeune homme a murmuré entre ses dents et bien bas : « Je vous aime ; » et on a répondu : « Est-ce bien vrai ? »

Est-ce bien vrai ? N'est-ce pas comme si on vous répondait : « Et moi aussi, je vous aime, et je tremblais que vous ne m'aimassiez point. » Est-ce bien vrai, veut dire tant de choses.... Edmond est transporté de joie et d'amour. Il retourne chez ses parens, en riant, en sautant, en gesticulant et en parlant tout seul, ce qui est assez l'usage des gens qu'une seule pensée domine.

Être aimé de la première femme que l'on aime, c'est le comble du bonheur,

de l'ivresse ; c'est au-dessus de toutes les jouissances que soi-même on s'était créées. Edmond ne vit pas loin d'Agathe ; tel temps qu'il fasse, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne, il faut qu'il aille à Gisors. « Je vais » me promener, » dit-il, tous les matins, en quittant la demeure de ses parens. Ceux-ci commencent à trouver que leur fils se promène bien souvent. « Il ne peut » plus rester un jour entier avec nous, » dit sa mère, et une larme humecte ses yeux.

M. Rémonville hoche la tête, en répondant : « C'est un garçon,... et il a dix-huit » ans !.... Mais du moins les villageois des » environs ne viennent pas se plaindre de » lui comme de son cousin. »

Chaque jour, Edmond reste plus long-temps près d'Agathe, qui répète sans cesse : « Est-ce bien vrai que vous n'aimez que » moi ?..... Que vous n'aimerez jamais » d'autre femme que moi ? » Et le jeune homme répond : « Je vous le jure ! » avec tout l'enthousiasme de l'amour. — « Vous

« m'épouserez, n'est-ce pas ? » reprend Agathe ; et comme à dix-huit ans on dit je vous épouserai, aussi facilement que : Comment vous portez-vous ? Edmond promet à la jolie brune d'être son mari.

Les entretiens ont toujours lieu à la fenêtre, mais Edmond commence à penser qu'il ne faudrait pas s'en tenir à faire l'amour dans la rue. Il faut pénétrer dans la maison. Agathe dit à son jeune ami de chercher un prétexte, et Edmond n'en trouve pas, parce qu'il est fort neuf en intrigue. Mais un jour qu'il est resté plus long-temps que de coutume à causer contre la fenêtre, la tante d'Agathe vient troubler leur entretien.

Madame Benoît est une femme de cinquante ans, bavarde, commune, fière de ses quinze cents livres de rente, et qui se croit de belles manières parce qu'elle a vendu des gants à des femmes de qualité.

« Quel est monsieur ? Que désire monsieur ? » dit madame Benoît en apercevant Edmond, et sans attendre qu'on lui ré-

ponde, elle continue : « On n'a jamais reçu  
» une personne à la croisée..... C'est de fort  
» mauvais ton, ma nièce; si monsieur veut  
» nous parler, qu'il entre.... Entrez donc,  
» monsieur. »

Edmond ne sait pas ce qu'il va dire, mais il entre, salue timidement madame Benoît; celle-ci lui offre un siége et lui a adressé dix questions avant qu'il ait répondu à une seule.

Agathe, qui a eu le temps de se remettre de son trouble; s'approche de sa tante et lui dit : « Monsieur est le fils de M. Rémonville le jeune, il a souvent affaire à Gisors; et... en passant, il m'a quelquefois demandé des... des renseignemens... des adresses... »

— Le fils de M. Rémonville jeune, » dit madame Benoît en se levant et en saluant. « Ah ! monsieur ! je connais très-bien monsieur votre père... C'est un homme de beaucoup d'esprit.... Je lui ai jadis vendu des gants, ainsi qu'à votre mère. Je connais aussi votre oncle, M. Adrien

» Rémonville, original s'il en fut!... qui  
» avait des Hercules dans sa cour. Sa femme  
» était d'une coquetterie!.... Ils ont un fils,  
» qui est, dit-on, un bien mauvais sujet!...  
» Quant à moi, qui ai une nièce, vous  
» sentez que je tiens à connaître les per-  
» sonnes que je reçois; du reste, je suis  
» enchantée de faire votre connaissance. »

Edmond se passerait bien de la connaissance de la tante, mais comme cela lui donne accès près de la nièce, il écoute patiemment le bavardage de madame Benoît, place trois mots dans un entretien d'une heure, et sort avec la permission de venir offrir ses hommages à ces dames.

Le jeune homme use largement de la permission; chaque jour il est plus épris d'Agathe, qui lui témoigne aussi le plus tendre amour. Comme la présence de madame Benoît n'est pas ce que cherche Edmond, c'est de préférence lorsqu'elle est sortie qu'il va voir sa nièce. Se dire que l'on s'adore, c'est bien doux sans doute mais un amant désire bientôt davantage.

Edmond sent que son bonheur ne lui suffit plus. Mais Agathe est sage, ou du moins elle sait se défendre, ce qui n'est pas toujours une preuve d'innocence.

Un matin, que l'entretien a été plus chaud que de coutume, madame Benoît entre, au moment où Edmond ravit un baiser à sa nièce.

Les jeunes gens restent confus ; madame Benoît garde un moment le silence, ce qui chez elle indiquait quelque chose d'extraordinaire ; enfin elle présente une chaise à Edmond, en lui disant :

« Asseyez-vous, monsieur.... Je connais les usages... Vous embrassez ma nièce, monsieur ? — Oui.... madame.... j'avais osé.... — Vous l'avez embrassée.... je l'ai vu, monsieur, mais est-ce pour le bon motif ? — Le bon... quoi ?.... madame. — Le bon motif. Il me semble, monsieur, que je m'explique purement : vous aimez ma nièce, je le conçois ; elle est jolie, elle est fort adroite dans la couture ; elle coud comme une fée, et elle aura un

» jour quinze cents livres de rente; enfin,  
» monsieur, puisque vous lui faites la  
» cour, je pense que c'est pour l'épouser,  
» car ce n'est que de cette manière qu'un  
» galant homme fait la cour à une demoiselle de famille. »

Edmond répond en balbutiant : « Oui,  
» madame, certainement.... J'aime..... ou  
» plutôt j'adore Agathe... Je l'épouserai  
» tout de suite si vous voulez.

— C'est très-bien, M. Edmond, je  
donne mon consentement à ce mariage;  
mais il vous faut aussi celui de votre père,  
puisque vous n'êtes pas majeur. »

Edmond baisse les yeux; il n'avait pas  
encore songé à tout cela. A dix-huit ans,  
on a assez affaire de songer à celle qu'on  
aime, tout le reste n'est qu'accessoire; alors  
seulement le jeune homme se dit : « Mes  
parents approuveront-ils mon amour pour  
mademoiselle Agathe, fille d'un épicier  
de Pontoise et nièce de madame Benoît? »  
Edmond conçoit quelques doutes, mais il  
regarde Agathe.... Elle est si jolie!.... Une

autre femme pourra-t-elle jamais la lui faire oublier? non, c'est impossible!... et Edmond répond : « Je parlerai à mon père.

» — En ce cas, mon cher monsieur, je vous permets de faire la cour à ma nièce, et vous, Agathe, je vous autorise à vous laisser aimer par monsieur, sans, toutefois, vous laisser embrasser en mon absence, ce qui est contre les usages d'une demoiselle de famille. »

Edmond s'est éloigné après avoir reçu un tendre regard d'Agathe et une belle révérence de la tante. Le jeune homme retourne chez lui un peu inquiet de la manière dont il s'y prendra pour demander à son père son consentement; il hésite, il tremble, mais pour se donner du courage il se dit : « Il faudra pourtant bien que mon père approuve mon amour; car je ne puis pas aimer une autre femme qu'Agathe, et il est tout naturel d'épouser la seule personne qui puisse faire notre bonheur. »

Le jeune homme est arrivé chez lui, il tourne et retourne auprès de son père, il embrasse sa mère, ce qui ne lui était pas arrivé depuis plusieurs jours; car un nouvel amour nuit toujours à un ancien, enfin il est plus aimable que de coutume, et les parens s'en réjouissent.

Edmond, qui pense qu'il fera aussi bien de parler devant sa mère, dit enfin en soupirant : « J'ai quelque chose de bien intéressant à vous apprendre aujourd'hui!.... »

Le père et la mère se rapprochent de leur fils, ils attendent avec curiosité ce qu'il va leur conter. Après avoir soupiré encore, Edmond dit à demi-voix et en baissant les yeux : « C'est que.... je suis amoureux... »

La maman sourit; et M. Rémonville en fait autant, en disant : « Ah! tu es amoureux?.... — Oui, mon père, oh! très-amoureux. — Eh bien, mon ami.... à ton âge c'est excusable... Il n'y a pas grand mal à être amoureux... cela occupe, cela distrait, tu le seras encore plus d'une

» fois avant de te marier ; mais que veux-tu  
» que nous fassions à cela ? tu nous fais là  
» une singulière confidence ; les fils n'ont  
» pas coutume de conter leurs folies à  
» leurs parens, et je crois qu'ils font tout  
» aussi bien.

» — Allons, monsieur, ne le grondez  
» pas de sa franchise, dit madame Rémon-  
» ville, elle prouve la candeur de son âme ;  
» mais toi, mon cher Edmond, songe que  
» le plaisir ne doit pas faire entièrement  
» oublier ses parens, et que ceux-là aussi doi-  
» vent avoir une part dans tes affections. »

Edmond a écouté son père et sa mère avec impatience ; il est vrai que monsieur et madame Rémonville lui ont parlé de l'amour comme on le traite à cinquante ans, aussi leur répond-il avec vivacité : « Vous  
» ne m'avez donc pas compris ? Je suis  
» amoureux ; ce n'est pas une folie, c'est  
» une passion, un amour qui durera toute  
» ma vie ; et je viens vous demander votre  
» consentement pour épouser celle que  
» j'adore. »

La maman fait un mouvement de surprise, le front du papa se rembrunit.

« — Comment, mon fils, vous pensez à vous marier, et vous n'avez dix-huit ans que depuis quelques mois? — Mais, « mon père, est-ce que je ne suis pas assez âgé pour être heureux? — Heureux! » croyez-vous que nous n'aurions pas songé à vous choisir une épouse? — J'ai cru que je pouvais la choisir moi-même.... » peut-on commander à son cœur? j'ai rencontré celle qui doit faire mon bonheur! nous nous sommes aimés sur-le-champ; c'est que nous étions nés l'un pour l'autre. — Edmond, tu parles bien comme un enfant qui ne connaît le monde que par idée, et l'amour que par les romans!.... mais, enfin, qu'elle est la personne que tu aimes.... quels sont ses parens? — Mon père... celle que j'aime est charmante... c'est une... une brune, qui a des yeux noirs, grands.... comme ceux de ma mère.... une tournure très-distinguée.... des manières séduisantes et

» de l'esprit, beaucoup d'esprit... on ne  
» s'ennuie jamais avec elle. — Ce n'est pas  
» son portait que je te demande, je me  
» doute bien que tu la trouves incompa-  
» rable maintenant; c'est son nom... celui  
» de sa famille? — Elle se nomme... Agathe  
» Benoît.

» — Benoît! Je ne connais aucun pro-  
» priétaire de ce nom dans les environs.  
» — Elle est de Pontoise... son père... était  
» épicier.

» — Épicier! » s'écrie M. Rémonville  
en fronçant le sourcil. — « Il est mort;  
» Agathe n'a plus que sa tante, madame  
» Benoît, avec qui elle demeure à Gisors,  
» et qui laissera quinze cents francs de  
» rente.

» — Madame Benoît? dit madame Ré-  
monville. Je me fournissais autrefois chez  
» une mercière de ce nom..... Je me rap-  
» pelle qu'il y a un an elle nous a envoyé  
» des adresses pour nous dire qu'elle venait  
» de prendre chez elle sa nièce qui est cou-  
» turière, et nous demander notre práti-

» que. — Oui, maman... c'est elle... c'est  
» Agathe... elle coud comme une fée!...

» — Pour le coup c'est trop fort! « dit  
M. Rémonville en frappant du pied avec  
colère. « Il faut avouer, mon fils, que vous  
» placez bien mal vos affections!... une cou-  
» turière, la fille d'un épicier... — Est-ce  
» que cela empêche que l'on soit d'hon-  
» nêtes gens? — Non, mon fils, et certain-  
» nement je ne méprise personne, mais il  
» n'en est pas moins vrai que votre amour  
» n'a pas le sens commun..... D'ailleurs il  
» n'en saurait être autrement!.... Votre soi-  
» disant passion est une de ces idées de  
» dix-huit ans qui sont bientôt remplacées  
» par d'autres.... — Non, mon père, j'ai-  
» merai Agathe toute la vie.... je le lui ai  
» juré. — A votre âge, mon fils, les ser-  
» mens n'engagent à rien!... — Ah! ma-  
» man, est-ce que c'est vrai cela?... Maman...  
» parlez donc pour moi..... — Mais, mon  
» ami.... en vérité... une couturière.... —  
» Elle sera ma femme..... — Tu es trop  
» jeune pour te marier, tu t'en repentirais

» bien vite. — Je dois épouser Agathe, je  
 » le lui ai promis... je l'ai promis à sa tante...  
 » — Comment, monsieur, s'écrie M. Ré-  
 » monville, la tante a osé espérer... Écou-  
 » téz, Edmond, je vous défends de retour-  
 » ner chez madame... Benoît, et de me  
 » reparler de sa nièce. — Mon père... —  
 » Pas un mot de plus, mon fils, et je  
 » compte sur votre obéissance. »

M. Rémonville s'éloigne : la maman en fait autant en donnant une petite tape sur la joue de son fils, et en lui disant : « Tu te consoleras.

» — Non ! Je ne me consolera pas, »  
 dit Edmond en se cognant la tête contre  
 le mur, ressource des amans désespérés.  
 « Non... Je ne veux pas me consoler!... Je  
 » veux Agathe!... Je n'aimerai qu'Ag-  
 » the!... Je mourrai si je n'ai pas Agathe!...  
 » Je me... »

Edmond s'arrête ; il vient de se faire une bosse au front ; il cesse alors de se cogner la tête, s'apercevant que la muraille ne peut rien changer à ses affaires ; il sort de la

maison, arpente en quelques minutes le chemin qui le sépare de Gisors, et arrive en sueur chez Agathe, qui est alors avec sa tante.

« — Qu'avez-vous? demande la jeune fille... — Que vous est-il arrivé? dit madame Benoît, vous avez une bosse au front. Seriez-vous tombé? — Non, non, ce n'est rien... Mais je viens de parler à mon père... de ma tendresse pour ma demoiselle... de mon désir de l'épouser... — Eh bien?... — Eh bien... il m'a dit que je n'avais pas le sens commun... et m'a défendu de revenir chez vous. »

Agathe porte son mouchoir à ses yeux. Madame Benoît se pince les lèvres et se lève en disant: « Monsieur votre père fait bien son renchéri!... Au reste, je ne suis pas embarrassée de ma nièce!... Mais je connais trop les usages pour aller contre les volontés des parens. Adieu, monsieur; il serait inutile de revenir ici, puisque ce ne serait plus pour le bon motif. Ma nièce, saluez monsieur. Prenez garde, monsieur, il y a deux marches à la porte. »

Madame Benoît pousse poliment Edmond vers la porte, tandis qu'Agathe lui dit à l'oreille : « Il ne fallait donc pas dire tout cela à ma tante!... — C'est vrai, répond Edmond, j'ai fait une sottise!... » Et quand il se retrouve dans la rue, il est de nouveau tenté de se cogner la tête au mur; mais il juge plus sage de s'en tenir à une seule bosse, et il revient chez lui en s'écriant : « Comment se fait-il que Virgile, Homère, Racine et Voltaire ne parlent pas de ce qu'on doit faire dans ma position? »

Edmond a fait la route sans avoir trouvé de remède à ses chagrins. Arrivé devant la maison de son oncle, il s'arrête et se dit : « On prétend qu'Adam est heureux avec toutes les jeunes filles des environs, il est donc plus adroit que moi qui ne puis pas l'être avec la seule que j'aime!... Comment se fait-il qu'un garçon qui n'a rien appris en sache plus que moi près des femmes?... J'ai envie d'aller le consulter; d'ailleurs ça me fera du bien de lui parler d'Agathe, ça me soulagera un peu. »

Edmond entre dans la maison de son oncle. Il voit chacun aller et venir avec agitation. Les domestiques ont des figures attristées; Rongin, seul, est comme à son ordinaire. Edmond s'approche du concierge et lui demande ce qui est arrivé de nouveau.

« Ce que j'avais prédit depuis long-  
» temps, » répond Rongin en se redressant  
avec gravité. « Monsieur votre cousin vient  
» d'être assommé! — Assommé! — Oui,  
» assommé à coups de bâtons; on l'a trouvé  
» dans un piteux état, dans le petit bois  
» voisin; et on l'a rapporté ici ce matin. —  
» Ah! mon Dieu! Et quels sont les misé-  
» rables... A-t-on arrêté les coupables?...  
» — Oh! les coupables!... parbleu... c'est  
» bientôt dit ça!... Est-ce que vous ne sa-  
» vez pas que votre cousin Adam fait les  
» cent coups avec les petites filles des en-  
» virons? — On m'a bien dit qu'il n'était  
» pas très-sage... — Très-sage!... peste!...  
» c'est-à-dire que sa conduite doit révolter  
» tout homme qui a des mœurs et des prin-

cipes; et certainement, s'il n'y avait que  
 lui dans la maison, je n'y resterai pas;  
 parce que, quand on est délicat... et bien  
 né... Avant la révolution jamais on... —  
 Enfin, Rongin, pourquoi l'a-t-on battu?  
 — C'est, à ce qu'on croit, le frère et  
 l'amant d'une petite laitière, dont il a  
 renversé le pot au lait... Les deux pay-  
 sans l'avaient prévenu que, s'il ne ces-  
 sait pas de poursuivre la fillette, ils le  
 rosseraient; mais bah! il n'en a tenu  
 compte. Un garçon qui a été élevé en  
 sauvage!... est-ce qu'il écoute quelqu'un!...  
 Le voilà propre aujourd'hui!... S'il en  
 revient, il sera boiteux des deux jambes.

Edmond quitte Rongin et entre au rez-de-chaussée. Il trouve M. Adrien, qui semble fort soucieux et fronce le sourcil en apercevant son neveu. Le père d'Adam pense que l'aventure qui vient d'arriver à son fils va donner de nouveau matière à blâmer la manière dont il l'a élevé; peut-être sent-il en lui-même, qu'on aura raison; et c'est

probablement ce qui le rend de mauvaise humeur.

« Que voulez-vous ? » demande-t-il brusquement à Edmond, qu'il suppose envoyé vers lui par son père. Le jeune amant d'Agathe, qui ne sait à quel saint se vouer pour obtenir celle qu'il aime, a pensé à prier son oncle de parler pour lui à son père; mais il va commencer par s'informer de la santé de son cousin, lorsque Tourterelle entre dans le salon tout essoufflé, tout joyeux, en criant :

« Bonne nouvelle !.... Ce ne sera rien !.... Le médecin vient de le voir.... point de fractures.... Trois dents de cassées par devant.... C'est dommage;.... mais à la rigueur on s'en fait mettre de postiches, du reste, dans quinze jours il sera sur pied. »

A cette nouvelle, la figure de M. Adrien s'éclaircit, et il prend sa tabatière : « Je me doutais bien, dit-il, que mon Adam s'en tirerait!... On fait toujours les événements plus graves qu'ils ne sont!.... Après

» tout, un petit combat ça ne fait pas de  
 » mal à un jeune homme.... ça lui met du  
 » plomb dans la tête.... — Et trois dents de  
 » moins, comme je vous disais. — Mon  
 » neveu, vous l'entendez, ce n'est qu'une  
 » bagatelle ; vous pouvez le dire à votre  
 » père, qui vous a sans doute envoyé pour  
 » savoir si Adam en reviendrait.... — Non,  
 » mon oncle, mon père ne m'avait pas  
 » envoyé... J'étais venu pour vous faire une  
 » prière... une demande... — Qu'est-ce donc,  
 » mon neveu ? »

Le jeune homme, qui ne se lasse point de parler de ses amours, fait à son oncle le portrait d'Agathe ; lui apprend qui elle est ; ce qui s'est passé entre lui et ses parens, et finit en suppliant son oncle de parler en sa faveur.

En écoutant parler son neveu, la figure de M. Adrien est devenue rayonnante. Quand Edmond a fini, le père d'Adam se frotte les mains et s'approche de Tourterelle en lui disant à l'oreille : « Le jeune homme  
 » parfaitement élevé veut épouser une cou-

» turière. — J'en ai connu de fort jolies !  
 » répond Tourterelle.

» — Je vais parler pour toi, mon cher  
 » neveu, reprend M. Adrien. Ma goutte  
 » me fait un peu souffrir.... N'importe....  
 » Je ne veux pas différer quand il s'agit de  
 » te rendre service.... J'ai hâte de voir mon  
 » frère. — Ah ! mon oncle, que vous êtes  
 » bon ? »

M. Rémonville se promenait dans son jardin, et songeait aux amours de son fils lorsque son frère parut devant lui.

« Comment va votre fils ? » dit M. Rémonville à son frère. — J'ai déjà envoyé  
 » deux fois savoir de ses nouvelles, et je  
 » serais allé moi-même, si... — Je vous re-  
 » mercie; mon fils n'a presque rien !... Dans  
 » quelques jours il pourra recommencer....  
 » je veux dire se promener de nouveau.  
 » Ce n'est pas de lui que je venais vous  
 » parler, c'est d'Edmond.... — D'Edmond ?  
 » — Oui. Mon neveu m'a conté ses amours,  
 » et je venais intercéder près de vous en sa  
 » faveur. »

M. Rémonville a peine à dissimuler son dépit, qu'augmente encore l'air goguenard de son frère. Cependant il répond : « Les amours d'un enfant de dix-huit ans ne sont que des folies. Il n'était vraiment pas nécessaire de vous déranger pour si peu de chose !

— Eh ! mais... pas si folie que vous croyez ! mon frère. Votre fils est passionné, il est amoureux comme un fou !.... Je conviens qu'il aurait pu faire un choix.... un peu plus distingué !.... Un jeune homme qui a reçu une si bonne éducation, qui va dans le grand monde avec ses parens, pourrait trouver mieux qu'une couturière.... Mais que voulez-vous ?... on a vu des mariages plus disproportionnés.... — Mon frère, je vous remercie beaucoup de votre obligeance pour mon fils; il semble que vous feriez mieux d'aller soigner le vôtre. — Le mien est un peu étourdi, un peu diable, c'est possible : mais il ne s'amourache pas aussi sottement que votre Edmond. — Vous appelez étour-

» derie, séduire, suborner d'innocentes  
» filles ?...—Du moins il ne les épouse pas.  
» Vous aimez mieux qu'il les déshonore !....  
» — Mon frère ! »

M. Adrien est rouge de colère ; M. Rémonville suffoque de dépit. Les deux frères se séparent en se disant : « Votre jeune  
» homme policé est un imbécile. — Votre  
» élève de la nature est un vaurien. »

---

---

**CHAPITRE VI.****La fille du meunier.**

QUINZE jours ont suffi pour guérir entièrement l'élève de la nature; ils ne sont même pas écoulés que déjà Adam pense au plaisir qu'il aura en courant de nouveau dans les environs. Quinze jours d'un repos forcé lui font désirer plus ardemment encore de recommencer ses caravanes. La leçon qu'il vient de recevoir ne lui a pas profité; mais une aventure malheureuse doit-elle nous faire renoncer aux amours? Si cela était, combien de jeunes gens n'auraient eu qu'une seule passion! près des dames, un débutant est souvent malheureux; ce sont ordinairement les plus no-

vices qui sont le plus trompés. Mais ce besoin d'aimer, ce feu si doux, ne s'éteint pas si vite quand il s'affaiblit chez nous, l'âge y est toujours pour quelque chose. Pour flatter notre amour-propre, nous aimons à croire que c'est par raison que nous devenons sages; nous voulons nous donner une vertu que nous n'avons pas. Mais en général, quand nous devenons sages, c'est que nous ne pouvons plus faire autrement.

Adam, qui n'a que dix-huit ans et quelques mois, qui est bien portant et fortement constitué, ne se promet pas d'être sage, ce qui ne serait pas dans la nature; mais il se promet d'éviter les gourdins des paysans et de tâcher d'être plus adroit à l'avenir, parce que, si à chaque nouvelle amourette, il lui fallait perdre trois dents, il sent qu'il serait bientôt réduit à ne manger que de la bouillie, régime qui ne lui plairait nullement.

Adam va de nouveau quitter la maison de son père pour courir les champs. En mettant sa cravatte, il fait une légère gri-

mace ; les trois dents de moins ont beaucoup changé l'expression de son sourire ; mais Adam se console, en se disant : « Je ne suis pas forcé de rire toujours ; quand j'ai la bouche fermée, on ne voit pas que j'ai des dents de moins.... Après tout, celles qui ne me trouveront pas bien comme cela ne m'écouteront pas.... Tant pis ! »

Puis Adam a passé sa main dans ses cheveux et il s'est mis en route. En le voyant sortir aussi leste, aussi dégagé qu'avant sa mésaventure, Rongin fronce les sourcils et se renferme dans sa loge en murmurant : « Si c'était un bon sujet, il n'en serait pas revenu !... »

Le jeune homme va visiter les champs où il a vu souvent travailler de jolies paysannes ; mais à leur place, il ne trouve maintenant que des hommes, ou des femmes âgées ; si par hasard ses yeux aperçoivent au loin une jeune fille, en approchant d'elle, il ne tarde pas à voir à quelques pas un lourdaud paysan, dont les regards sont

sans cesse tournés vers lui , et qui semble servir de sentinelle à la fillette , ou être placé là comme un épouvantail pour effrayer les oiseaux qui voudraient becqueter ce joli fruit.

« Diable ! se dit Adam , est-ce qu'on se tiendrait sur ses gardes maintenant ?... » Est-ce qu'on a mis des gardiens auprès de tous les cotillons... Mais je me moque du gardien : un contre un , ça ne me fait pas peur ; on peut se défendre au moins ! »

Si la sentinelle n'effraie pas Adam , il paraît qu'elle fait peur à la jeune fille ; car , lorsque le jeune homme veut entamer la conversation , la villageoise lui tourne le dos , ne lui répond pas , et Adam en est pour ses complimentens.

Il va chercher fortune ailleurs ; mais partout les jeunes filles sont gardées , les fenêtres et les portes sont fermées ; il n'y a pas moyen de causer , de rire ; partout on a pris des précautions contre les entreprises d'Adam , qui est redouté dans le pays

comme le loup par le petit Chaperon rouge.

Adam est rentré de fort mauvaise humeur. Quinze jours se passent, et les promenades sont toujours sans résultat. Adam se lasse déjà de la vie qu'il mène ; sans amourettes, la campagne lui paraît triste. Il va trouver son père, et lui dit : « Papa, » je ne m'amuse plus dans ce pays. Est-ce » que je ne pourrais pas aller ailleurs cher- » cher ce que je ne rencontre plus ici ? »

M. Adrien se penche dans son fauteuil, fait jouer sa tabatière, et regarde son ami Tourterelle. « Voilà mon fils guéri de toutes » ses amourettes de village. Vous voyez que » j'ai bien fait de ne point m'en inquiéter : » et j'étais certain que cela ne durerait » pas !

» — Non !... rien ne dure ; » répond le petit homme en faisant une mine piteuse. » C'est même dommage que cela passe si vite !.... — Mais il faudrait maintenant » occuper autrement cette jeune tête.... — » Oui... il faudrait l'occuper ; mais il me

» semble qu'il n'a jamais voulu s'occuper.  
 » — J'entends par là qu'il faudrait qu'il eût  
 » quelques distractions. — Ah ! oui.... , il  
 » faut le distraire. — Si je l'envoyais pen-  
 » dant quelque temps à Paris ?... Je gage  
 » qu'avec son esprit et sa tournure , il fe-  
 » rait la nique à tous ces jeunes freluquets  
 » qui ont été élevés dans les premiers col-  
 » léges... — Oui , avec son esprit , sa tour-  
 » nure et de l'argent... — Parbleu ! je ne  
 » l'en laisserai pas manquer : cela achevera  
 » de le former..... Oh ! comme je rirai  
 » quand , après trois mois de séjour dans  
 » la capitale , je le reverrai cent fois plus  
 » dégagé que son pédant de cousin !.... —  
 » Pour dégagé , il me semble qu'il l'est déjà  
 » gentiment. »

Pendant cette conversation des deux amis , Adam s'était assis sur un canapé , et reposait nonchalamment ses bottes sur les coussins ; il allait finir par s'endormir , lorsque son père lui crie :

« Mon fils , serais-tu bien aise d'aller voir  
 » Paris ? — Paris , papa !... Dame !... ça m'est  
 » assez égal. S'amuse-t-on à Paris ?

» — Si l'on s'amuse ! s'écrie Tourterelle.  
» Ah ! mon cher ami, je me rappelle qu'à  
» votre âge je m'y suis tant amusé pendant  
» six mois que j'ai fait une maladie qui a  
» duré deux ans ! ... — Tu tâcheras de  
» t'y amuser plus raisonnablement, dit  
» M. Adrien. Cela te tente-t-il ? — Oui ; je  
» ne serais pas fâché de connaître Paris. —  
» Mais tu ne peux pas y aller seul, mon  
» ami... — Pourquoi cela, papa ? — Parce  
» que... tu es si jeune. — Est-ce que je  
» n'ai pas une langue pour demander ce  
» que je voudrai ? — Cela ne suffit pas,  
» mon fils. — Ah ! une seule langue ne suffit  
» pas à Paris ? — Je te dis qu'il te faut un  
» compagnon..., un guide... Tu ne connais  
» pas cette grande ville... tu te perdras...  
» — Bath !... je saurai bien me retrouver...  
» — Si je n'avais pas la goutte, je serais  
» enchanté d'aller à Paris avec toi, pour  
» voir le triomphe d'un élève de la nature  
» sur les manières apprêtées, sur la fausse  
» politesse des citadins. — Papa, soyez  
» tranquille ; je triompherai bien tout seul ;

» je ne veux avec moi personne qui me gêne.  
 » — Il n'est pas question de te gêner...  
 » mais de t'être utile. Rongin t'accompa-  
 » gnera. — Je ne veux pas de Rongin... —  
 » Mais, mon fils... — Je vous dis que je ne  
 » veux pas que Rongin vienne avec moi.  
 » S'il se permet de me suivre, je le renvoie  
 » à coups de pieds au derrière.

» — Eh bien, dit Tourterelle, je ferai  
 » un dernier effort : je ne me souciais plus  
 » de voyager. Mais, pour être agréable à  
 » mon ami Adrien, il n'est rien que je  
 » n'entreprene. D'ailleurs, ce n'est pas  
 » loin... J'accompagnerai Adam à Paris.

» — Mon fils, j'espère que tu dois être  
 » satisfait. C'est l'ami Tourterelle qui t'ac-  
 » compagnera.

» — Comme il voudra, » dit Adam ; puis  
 il ajoute entre ses dents : « S'il m'accompa-  
 » gne, je le ferai trotter de manière à ce  
 » qu'il n'ait plus de ventre en revenant ici.

» — Ainsi, mon fils, c'est entendu. On  
 » va s'occuper de ton bagage, et, dans  
 » quelques jours, vous partirez tous deux. »

Le lendemain de cette conversation, Adam marche au hasard dans la campagne; il n'a plus de but de promenade déterminé. Cependant, il veut, avant de partir, dire adieu à sa nourrice. Le jeune homme songe à son prochain voyage, et, quoique Paris ne soit qu'à quinze lieues de distance, c'est une grande affaire pour lui d'aller visiter la capitale.

Tout en réfléchissant, ce qui lui arrivait fort rarement, Adam a dépassé le village de sa nourrice. Il s'arrête parce qu'il est las. Il regarde autour de lui, et ne reconnaît pas ses promenades habituelles. A peu de distance, il aperçoit un moulin et une petite maisonnette assez gentille, qui doit être habitée par le meunier. Adam se dirige vers la maisonnette, où il désire se reposer et se rafraîchir.

On se rappelle sans doute un certain Bertrand, farinier et cousin de Catherine, qui, lorsque celle-ci nourrissait le petit Adam, était allé faire quelques visites à la maison de M. Adrien. Alors Bertrand était un

grand gaillard bien bâti, bien poudré, d'une tournure dégagée, et qui n'avait qu'à jeter le mouchoir pour faire des conquêtes dans le pays. Dix-huit années se sont écoulées : Bertrand n'a plus la tournure aussi leste, mais c'est encore un des hommes les plus robustes de la commune ; il s'est marié, il a une fille, il est devenu veuf, et enfin, il est propriétaire du moulin dont le tic-tac retentit maintenant aux oreilles d'Adam.

Le jeune homme s'est approché de la maisonnette ; la porte en est ouverte. Adam n'a pas l'habitude d'agir avec cérémonie ; il pénètre dans une petite pièce d'où il aperçoit, dans une chambre voisine, une jeune fille qui, tout en triant des graines, chante à tue-tête :

Un jour j'allais  
Au bois pour m'amuser,  
J'ai entendu  
Mon amant soupirer.  
Il m'aborda

De pas à pas,  
Il m'aveugla,  
Je tombe entre ses bras ;  
Ciel ! quel tourment !  
Se peut-il qu'un amant.  
Nous rende victimes.  
De son amusement ?

Une jeune fille seule, c'était une bonne fortune à laquelle Adam n'était plus accoutumé. Il examine la chanteuse : ce n'est pas une beauté parfaite, ce n'est point un profil grec, ni une tournure romantique ; c'est une grande et grosse fille de dix-sept ans, qui en paraît vingt-quatre pour la force. Ses cheveux sont d'un blond un peu roux, son nez est un peu gros, sa bouche un peu grande ; mais elle est fraîche, blanche et rose, et il règne sur sa figure, dans ses regards, un air de gaîté, un je ne sais quoi qui réjouit. Aussi Adam, que la vue de tant d'appas réjouit beaucoup, reste-t-il en extase au milieu de la chambre, en s'écriant : « En voilà donc une ?... »

La jeune fille lève les yeux, elle aperçoit

le jeune homme ; mais elle ne semble nullement effrayée , et se contente de dire : « Tiens !... je n'avais pas entendu entrer... » Quoi que vous voulez donc , monsieur ?

» — Ce que je veux ! » répond Adam en prenant une chaise. « Ma foi ! je veux me » reposer d'abord , parce que je suis las... » — Est-ce que vous avez affaire à mon » père ? — Votre père !... Qu'est-ce que » c'est que votre père ? — C'est le meunier » Bertrand... — Ah ! vous êtes la fille du » meunier. — Oui , monsieur , je suis Tron- » quette pour vous servir. — Tronquette !... » Je ne comprends pas comment il se fait » que je ne vous connaisse pas , moi , qui » connais tout le monde dans les environs... » — Est-ce que vous êtes du pays ?... — » — Mais oui... à peu près... Où suis-je » ici ? — Au Moulin-Joli , à une demi-lieue » de Bazincourt. — De Bazincourt ! c'est » où demeure ma nourrice Catherine Jean- » Claude. — Tiens ! vous êtes le nourrisson » de Catherine !... monsieur Adam Rémon- » ville... dont on parle tant dans nos en-

» droits ! Cet enjôleu' ! ... ce séducteur !...  
» Ah ! ah ! ah ! ... c'est vous qui avez reçu  
» une si bonne râclée du frère de Jeanne  
» la laitière.

» — Justement ! c'est moi , » dit Adam  
en faisant une légère grimace. — « Ah ben !  
» pardi , je sommes pas fâchée de vous  
» voir : ils nous font une si belle peur de  
» vous , aux veillées... Ma fine ! je pensions  
» que vous aviez des cornes au front et des  
» griffes aux mains , ni pus ni moins qu'un  
» diable... »

Adam approche sa chaise contre celle de Tronquette ; il tient à prouver qu'il n'a ni cornes ni griffes. La fille du meunier paraît aimer à causer et à rire presque autant que la première nourrice d'Adam. Quand on n'a pas encore vingt ans, on a vite fait connaissance. Adam a des manières toutes rondes , toutes franches qui plaisent beaucoup à la grosse Tronquette, et celle-ci a de robustes et frais appas qui enflamme sur-le-champ le jeune homme qui depuis trois semaines cherche l'occasion de s'enflammer.

On cause depuis près d'une heure sans que le temps ait paru long ; Adam a même oublié qu'il désirait se rafraîchir, et cependant il est beaucoup plus échauffé qu'en arrivant. Tout-à-coup le munier revient du moulin.

Bertrand toise le jeune honnme qui est près de sa fille ; Adam continue de parler sans faire attention au meunier : mais Tronquette, qui a vu entrer son père, va au devant de lui, en disant : « Mon père, » ce monsieur est le frère de lait de Suzanne, de Nanette... Catherine est sa nourrice... C'est M. Adam Rémonville. »

Bertrand porte la main à son bonnet de coton en disant : « Alors, je pouvons dire que je vous avons vu tout petit !... Quand vous étiez encore pendu au sein de not' cousine... Ma fine !... Je ne vous aurions pas recennu... Vous êtes joliment poussé depuis ce temps-là !... »

Adam se lève, va prendre la main du meunier, et lui dit : « Je savais bien que nous nous connaissions.... Il me semble

» même que je me souviens de votre figure,  
 » à présent..... et c'est pour avoir le plaisir  
 » de renouer connaissance avec vous que  
 » je suis venu par ici. »

Pour un élève de la nature, M. Adam mentait en ce moment tout comme un homme policé : ce qui doit nous faire présumer que le mensonge n'est pas plus étranger aux uns qu'aux autres ; seulement les gens qui ont de l'usage, de l'habitude, savent mentir plus adroitemment.

Bertrand, qui n'est point un sot comme Jean-Claude, ne pense pas que ce soit pour lui que le jeune homme vienne. Cependant il dit à Tronquette d'apporter une bouteille de vin et deux verres, puis il trinque avec Adam, qui est enchanté des manières aimables du meunier.

Mais après le second verre, Bertrand dit au jeune homme : « Je sommes bien aise d'avoir revu le petit nourrisson de not' cousine..... — Et moi aussi, je suis bien content de vous revoir, M. Bertrand.... et j'espère que maintenant... —

» Oh! oui, maintenant j'vas vous dire une  
» chose : quand vous voudrez me revoir,  
» faudra pas revenir ici, où à ma fille est  
» toute seule ; faudra aller au moulin où  
» je suis, moi, parce que vous entendez  
« ben que je n'avons qu'une fille..... c'est  
» sage... mais il faut y veiller. Vous avec la  
» réputation d'un enjôleur.... C'est comme  
» moi, il y a vingt ans. Vous aimez le  
» sexe... je comprehends!... c'est vot' métier.  
» Moi, le mien, c'est de garder ma fille :  
» vous comprenez ? Alors, si au lieu d'aller  
» au moulin vous veniez revoir Tronquette,  
» il faudrait que le gourdin jouât son jeu....  
» vous entendez ? A vot' santé ! Buvez  
» donc. »

Adam n'est plus si satisfait des manières du meunier ; il boit le troisième verre avec moins de plaisir que les deux premiers, et en regardant Tronquette en dessous. Bertrand veut encore emplir son verre, il refuse ; il ne se sent plus à son aise ; enfin il se lève, prend congé, en marmottant qu'il ira au moulin. Bertrand lui tend la main,

la lui serre amicalement, mais un peu fort cependant, tandis que la grosse Tronquette lui sourit, en ouvrant une bouche énorme où brillent de fort belles dents.

« Que ces pères sont ridicules ! » se dit Adam en retournant chez lui ; « ils ont une fille jolie, ils veulent qu'elle ne voie personne... Comme c'est être égoïste ! mais je suis sûr que Tronquette ne pense pas comme son père, et qu'elle me reverra avec plaisir. Elle est gentille, cette grosse Tronquette !... Je retournerai la voir demain, et je ferai en sorte de ne pas être aperçu du moulin. »

Le lendemain, Adam sort de grand matin, il a songé toute la nuit à la fille du meunier, et brûle de la revoir ; il dépasse le village de Bazincourt, et ne tarde pas à apercevoir le moulin : il prend un chemin bordé par une haie pour n'être pas vu ; il arrive à la maisonnette, où Tronquette est encore seule, et où elle rit en le voyant ; ce qui semble d'un bon augure à Adam.

• Mon père m'avait dit que vous ne re-

» viendriez pas ici, parce qu'il vous l'avait  
» défendu, dit la grosse fille.

» — Comme ce n'est pas pour votre père  
» que je viens, je m'embarrasserai fort peu de  
» sa défense, répond Adam : si ma pré-  
» sence ne vous ennuie pas, c'est tout ce  
» que je demande.

» — M'ennuyer !... Oh ! que nenni !...  
» vous m'amusez ben au contraire.... vous  
» êtes farce comme tout ! »

Adam est enchanté de l'accueil de Tronquette ; celle ci trouve que la compagnie du jeune monsieur est beaucoup plus agréable que celle de son chat et de son chardonneret, seuls êtres vivans avec lesquels elle pouvait causer dans la journée. Elle écoute les doux propos qu'Adam lui débite, et promet de ne point dire à son père qu'elle a reçu sa visite.

Quelques jours s'écoulent ainsi. Les jeunes gens se sont dit qu'ils s'aimaient ; Adam voudrait ne pas s'en tenir là, il n'est pas habitué à filer le sentiment ; mais tout en lui avouant qu'il lui plaît, Tronquette ne

permet pas à son amoureux de prendre des libertés. La fille du meunier sait se défendre ; elle distribue des coups de pied ou des coups de poing, avec infiniment de gentillesse, et Adam reçoit cela en riant, parce que d'une femme qu'on aime tout paraît bon, hors son indifférence ; mais quand une femme nous donne un soufflet, c'est que nous ne lui sommes pas indifférent.

En arrivant, comme à son ordinaire, en tapinois devant la maison du meunier, Adam trouve un matin la porte fermée ; il appelle à demi-voix Tronquette ; celle-ci paraît à une lucarne du grenier, elle a les yeux rouges et bouffis ; elle pleure au lieu de sourire, ce qui la rend infiniment moins jolie : car, ainsi que l'a fort bien observé Tourterelle, les paysannes ne savent pas pleurer avec grâce comme les femmes de la ville.

« Qu'y a-t-il donc ? s'écrie Adam, pour-  
» quoi ne descendez-vous pas m'ouvrir ?  
» pourquoi avez-vous les yeux rouges ?  
» — Pardi ! parce que j'ai été battue !... »  
ii. 13.

répond Tronquette en sanglotant : « Mon  
» père vous a aperçu hier, sortant de  
» cheux nous.... il m'a dit que j'étais une  
» ci.... une ça!.... qu'il saurait ben m'empê-  
» cher de vous revoir, et puis il m'a ros-  
» sée.... Hi hi hi! Et aujourd'hui je suis  
» enfermée dans le *guernier*!... Et je dois  
» être encore battue ce soir si vous reve-  
» nez... Ah! mon Dieu! comme c'est amu-  
» sant!... »

» — Quoi! votre père s'est permis de  
» vous frapper?... — J' crois ben! il ne s'est  
» pas gêné!... — Mais c'est affreux.... c'est  
» indigne... Est-ce que c'est pour les battre  
» qu'on fait des enfans?... Ma pauvre Tron-  
» quette!... que je suis donc fâché d'être  
» cause!.... C'est égal, il faut nous 'aimer  
» toujours... il faut nous voir malgré votre  
» père... malgré tout le monde.... malgré....  
» Aïe... holà là!... »

Quelque chose a subitement arrêté Adam  
au milieu de son discours; c'est un manche  
à balai avec lequel Bertrand caresse un peu  
rudement ses épaules. Le meunier venait de

sortir de derrière une haie , et il était sur-le-champ entré en conversation.

« Ah ! il faut vous voir et vous aimer , » malgré tout le monde! » dit Bertrand en faisant tourner le manche à balai. « Eh ! ben ! nous verrons... Je vous donnerons du revenez - y , moi.... — Ah ! monsieur Bertrand !....Ah!....C'est affreux....Holà.... — Ça passera comme ça pour aujourd'hui;..... mais si je vous revois près de ma fille, je doublerons la dose.... Dam' je vous avais prévenu;... faut pas vous faire ,.... c'est dans une bonne intention. »

Tronquette se retire de la lucarne pour ne pas voir battre son amant , et Adam se sauve en pestant , en jurant , en se tâtant les côtes , et en donnant au diable le meunier.

Mais , ainsi que l'a voulu la nature , les obstacles qui s'opposent à sa liaison avec Tronquette augmentent l'amour d'Adam ; ce qui n'était qu'un simple caprice devient une passion violente. Nous sommes ainsi faits , il suffit de nous défendre quelque chose pour que nous en ayons envie ; si l'on

n'eût point défendu à Ève de manger de la pomme , elle n'y aurait pas touché.

M. Adrien , qui a terminé tous les apprêts pour le départ de son fils , lui dit un soir :  
 « Quand tu voudras aller à Paris , mon cher  
 » Adam , ta valise est faite , rien ne te man-  
 » quera , et notre ami Tourterelle est prêt à  
 » t'accompagner. »

Adam , qui ne songe plus qu'à la fille du meunier , répond d'un air distrait : « C'est  
 » bien.... Nous verrons plus tard... je ne suis  
 » pas pressé.

« — Ce jeune homme est fantasque , » dit Tourterelle à son ami. « Il y a quelques jours ,  
 » il était content d'aller à Paris ; aujourd'hui ,  
 » cela ne semble plus lui faire plaisir...  
 » Que signifie ce caprice ?

» — Cela signifie ,.... répond M. Adrien ,  
 » cela signifie.... qu'il est dans la nature  
 » d'être capricieux. »

FIN DU SECOND VOLUME

# TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

CHAP. I. Adam change de nourrice.	1
II. Les enfants grandissent.	20
III. Origine de Rongin.	35
IV. Edmond s'instruit; Adam chasse.	56
V. Premières amours d'Adam.	82
VI. Premières amours d'Edmond.	100
VII. La fille du meunier.	131

FIN DE LA TABLE.

